



**ESSAI**  
Regards sur l'éducation  
Page F 5



**LOUIS HAMELIN**  
Plus rien ne m'étonne  
Page F 4

CAHIER **F**

# LIVRES



**D'**abord, on tombe sur ceci: *Vandal Love ou Perdus en Amérique*, tout juste traduit en français. Un livre étonnamment puissant. Qui a valu à D. Y. Bécharde le Commonwealth Writer's Prize 2007 du premier roman.

Puis on rencontre l'auteur. Un grand six pieds de 33 ans à la gueule d'ange, qui a déjà été boxeur. Il vit à Boston, où il enseigne la création littéraire. Il a vécu un temps à Montréal, parle un excellent français. Il est intense, brillant. Et sa vie ressemble à un roman.

**Le roman**

On est en Gaspésie, avant la Révolution tranquille. On sera bientôt aux États-Unis. Rêve américain oblige. Des enfants naîtront, voudront savoir d'où ils viennent exactement. Et feront en chemin inverse la trajectoire de leurs parents.



Voilà, *Vandal Love ou Perdus en Amérique*, c'est ça: un roman sur l'errance, la fuite. Un roman sur le besoin d'appartenance, aussi, sur la nécessité d'avoir des racines.

Mais n'allons pas trop vite. La famille gaspésienne dont il est question ici a ceci de particulier qu'elle engendre des géants et des nains. Ces gens-là ne font rien à moitié, c'est tout ou rien.

Pas de concordance possible entre les deux branches familiales, aucune ressemblance. Chacun sa vie, son monde, sa route. Chacun ses aspirations et ses déceptions.

D'abord, virée chez les géants, à la force physique exceptionnelle. Fin de la première partie du roman. Ensuite, visite non guidée dans l'univers des nains, empreints de spiritualité. Puis, au bout du compte, à peine esquissées, les retrouvailles entre les deux clans.

Après tout, ils appartiennent à la même famille, non? Pour ne pas dire qu'ils appartiennent comme vous et moi au genre humain. Pas la peine de nier l'autre, ni de se renier soi-même. Ça peut prendre plusieurs générations avant d'y arriver, mais ça finit par faire son chemin. On l'espère, du moins.

**L'auteur**

Deni Yvan Bécharde est né à Vancouver. Son père, mort il y a une dizaine d'années, était gaspésien. Et braqueur de banques, en passant. Sa mère, qui vit toujours, est américaine. Et ex-freak, pour votre information.

**Le père**

Attardons-nous au papa, pour commencer. «*Mon père parlait le français mais n'aimait pas le parler. C'est quelqu'un qui a renié le Québec à cent pour cent. Il est né dans une famille très pauvre, dans un petit village près de Matane, en 1938.*»

Quand D. Y. Bécharde était petit, son père lui parlait du Québec en ces termes: «*Il fait froid là-bas, les gens sont pauvres, vont à l'école jusqu'à l'âge de 14 ans, puis travaillent dans les champs. Les curés son hyper méchants. Tout le monde se bat, tout le temps, et boit, beaucoup. C'est très brutal.*»

Papa Bécharde a vécu à la dure. Il a travaillé sur la

Côte-Nord, dans les chantiers, dans les forêts, sur les barrages. Après un séjour à Montréal, il a décidé de quitter définitivement le Québec. «*Il voulait vivre comme les Américains. Faire la belle vie, comme eux.*»

L'homme a passé quelques années aux États-Unis. «*Il a mené une vie de criminel, a fait de la prison, puis, un moment donné, a été expulsé au Canada, à atterri à Vancouver, où il a rencontré ma mère.*»

**La mère**

«*Ironiquement, c'est maman qui a insisté pour qu'on parle français, mon frère, ma sœur et moi. Elle nous a inscrits à des cours de français, à Vancouver, quand nous étions petits. Et nous a donné accès à un tuteur belge, plus tard, quand nous sommes allés vivre aux États-Unis, après la séparation de mes parents. J'avais dix ans à l'époque.*»

Le genre de femme qu'elle était, la mère? «*Une hippy totale, qui s'intéressait à l'occultisme. Exactement comme l'un des personnages dans mon roman. Elle aurait voulu être artiste, mais n'a pas réussi. Elle a quitté les États-Unis avec quelqu'un qui fuyait la conscription, à l'époque de la guerre du Vietnam. Quand elle a rencontré mon père, à Vancouver, il était vendeur de drogues et voulait fonder une famille, revenir à une vie plus saine. Elle est tombée enceinte. Elle avait cette idée: elle voulait vivre le retour à la terre.*»

Les premiers souvenirs de D. Y. Bécharde enfant? «*Nous sommes dans une roulotte, sans eau courante, sans électricité. Comme on n'a pas de frigo, on met les poissons qu'on pêche dans une vieille pinte de lait, qu'on conserve dans un ruisseau. C'est une enfance assez intéressante pour un écrivain...*»

**L'écriture**

«*Je ne me souviens pas de ne pas avoir voulu écrire. Dès l'âge de huit ans, j'écrivais des contes, des nouvelles.*» Mais pas question de publier quoi que ce soit: «*C'était trop mauvais.*»

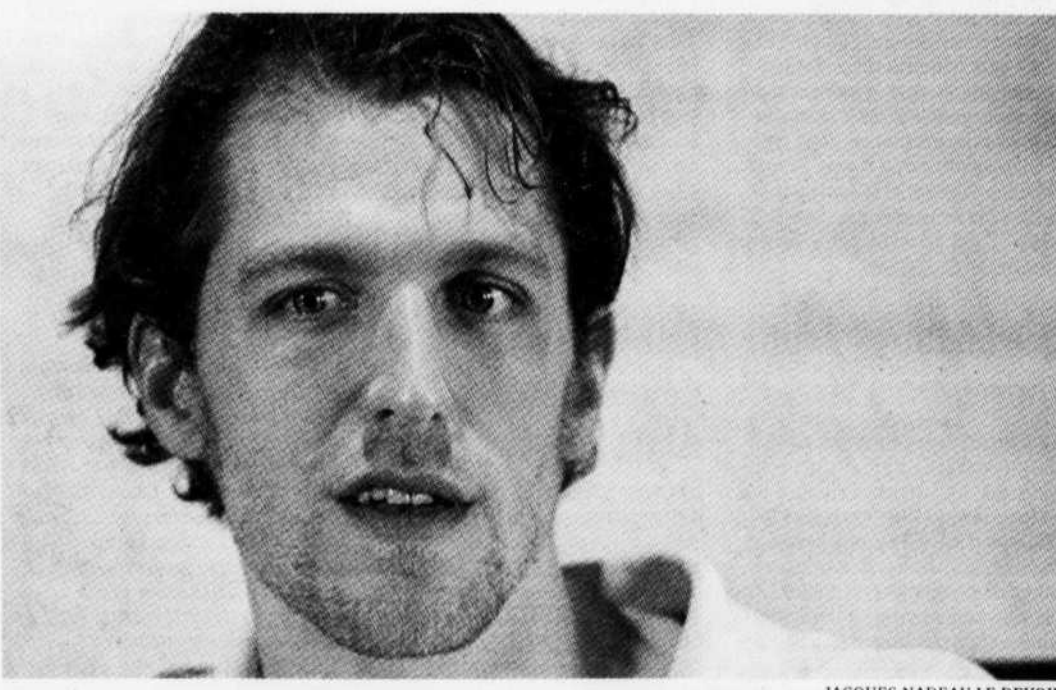
D. Y. Bécharde, lecteur boulimique depuis sa tendre enfance, a très tôt établi ses standards. Quand il a commencé à écrire *Vandal Love...*, qu'il a mis huit années à peaufiner, c'est rien de moins que Faulkner, Garcia Márquez, Joyce et Proust qu'il avait en tête ce détenteur d'une maîtrise en littérature française et d'une maîtrise en littérature américaine. «*Je voulais répondre aux œuvres de mes maîtres littéraires, lier toutes mes influences ensemble.*»

Une vingtaine de fois au moins l'apprenti écrivain a relu le manuscrit de son premier roman à voix haute avant de remettre la version définitive de son livre à son éditeur canadien, Random House. «*Je voulais entendre ce que j'avais écrit, comme un poème.*»

**La genèse de Vandal Love...**

«*Mon idée de départ, c'était de reprendre l'histoire de mon père et de raconter l'histoire perdue des gens qui vivaient en Amérique. Je m'intéressais à la réalité des francophones dispersés aux États-Unis.*»

Il a voyagé dans le Maine, en Louisiane, est allé un peu partout aux États-Unis, a aboué dans les pires trous. «*J'avais amassé deux mille pages de notes.*» Il a commencé par faire des descriptions de personnages. Puis, soudain, a eu l'idée de mettre en scène des géants.



D. Y. Bécharde, lauréat du Commonwealth Writer's Prize 2007 du premier roman.

**Au pays des géants**

«*En tant qu'enfant, dans mon imagination, le Québec, c'était le pays de la terre, où vivaient des gens qui étaient imprégnés de la force de la terre. Mon grand-père paternel, à mes yeux, était un géant. Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'ai vu des photos. Il avait du sang amérindien, il était gigantesque, avec des mains énormes, aplaties par le travail.*»

L'image du géant a fait son chemin. Et celle des nains, par conséquent. S'il y avait des géants, il y avait forcément des nains... «*À côté des hommes forts, résistants, batailleurs, il y avait les autres, ceux qui ne pouvaient pas survivre, qui tombaient malades, mouraient de tuberculose... on s'en sortaient à bout de bras, se réfugiaient dans la foi, dans les choses de l'esprit. J'ai eu envie d'aller voir des deux côtés, de décortiquer les perceptions de chacun.*»

Il a trouvé là une métaphore «*parlante*», comme on dit, la métaphore essentielle qu'il cherchait. Autrement dit: «*Ça correspond à l'idée que, si on a deux groupes de personnes différentes, chaque groupe trouve l'autre bizarre. Et le transforme en monstre dans son imagination. Ce n'est pas loin de ce qu'on fait avec les Arabes aux États-Unis aujourd'hui. Ces gens en Irak, ou ailleurs, on les voit comme des fous, des malades. Toujours cette idée de réduire quelqu'un de différent en monstre, pour se justifier soi-même d'être qui on est.*»

Lui-même s'est toujours perçu comme quelqu'un de différent aux États-Unis. «*Quand je suis arrivé là-bas, en Virginie, j'avais l'impression d'être entouré de personnes homogènes, qui étaient fières d'être homogènes, de ne pas avoir d'histoire. Moi, mon père m'avait raconté toutes sortes d'histoires, et on avait toujours*

beaucoup voyagé, mené une vie d'errants.»

**L'errance versus l'appartenance**

«*Je pense que dans l'errance, dans le fait de fuir, comme le font les personnages de mon roman, il y a ce désir d'appartenance: on fuit toujours un monde auquel on sent qu'on n'appartient pas. Où on n'est pas soi-même, où on n'est pas content. C'est ce que je voulais explorer dans Vandal Love... Je voulais comprendre pourquoi les gens errent. Pourquoi moi, j'ai tellement erré. Et mon père avant moi.*»

Une chose est sûre pour lui: «*Plus on erre, moins on peut appartenir à un lieu, un milieu, un groupe, une famille. Plus on erre, plus on pense qu'ailleurs c'est mieux. Et la seule chose qui reste à faire finalement, c'est de continuer d'être en mouvement, de voyager. Parce que tant qu'on est en mouvement, on a l'idée qu'on va trouver quelque chose comme la vérité, qu'on va atteindre l'absolu. Mais tout ça n'est qu'illusion.*»

Son lien d'appartenance à lui, D. Y. Bécharde: l'écriture. Son plus grand défi: construire une œuvre sans compromis. Ce qui n'exclut pas, entre-temps, de se poser quelque part... idéalement à Montréal, P.Q.

**Collaboratrice du Devoir**

**VANDAL LOVE OU PERDUS EN AMÉRIQUE**  
D. Y. Bécharde  
Traduit de l'anglais par Sylvie Nicolas  
Québec Amérique  
Montréal, 2008, 243 pages

## LIVRES

EN APARTÉ

## Friducha



Jean-François Nadeau

Un bon éditeur est disparu. Lecteurs, faisons semblant d'être tristes puisque, tout comme les poètes, les bons éditeurs font seulement semblant d'être morts. En quarante ans de métier, l'éditeur Christian Bourgois a publié plusieurs écrivains dont les vies iront au-delà des nôtres.

Que doit-on à Christian Bourgois, mort le 20 décembre et célébré, pour une dernière fois, la fin de semaine dernière à Paris? Plusieurs livres très particuliers, parmi lesquels on trouve tant les lettres de Boulez et un brillant reportage sur la pauvreté en Angleterre de Robert McLiam Wilson que les livres d'Antonio Lobo Antunes. Il publia aussi des écrivains de la mouvance Beat: Allan Ginsberg, William Burroughs, Jack Kerouac. Plusieurs monuments aussi sont à son enseigne: Pessoa, Harrison, Tabuchi, Sontag, Vian, Rushdie...

Son livre à lui, comme pour tous les bons éditeurs, était tout simplement son catalogue.

Christian Bourgois disait qu'il ne craignait pas la mort, mais qu'elle l'ennuyait. Bien ennuyé, en effet, cette mort puisqu'elle nous prive d'un éditeur au jugement aussi sûr.

Les Éditions Christian Bourgois ont fait paraître, il y a peu de temps, des extraits de la correspondance de Frida Kahlo. La Friducha de Diego Rivera, la Chicua qui détestait l'Amérique façon Gringoland, apparaît dans ces pages, souvent bouleversantes, telle une femme aussi énergique que brillante, aussi passionnée que passionnante.

De New York, elle écrit en 1931: «La high society d'ici me tape sur le système et je suis pas mal en colère contre tous les richards du coin, car j'ai vu des milliers de gens dans une misère noire, sans rien à manger, sans un toit où dormir, c'est ce qui m'a le plus impressionnée ici.» Elle s'occupe tout de même d'échanger des lettres d'une infinie politesse avec le clan des Rockefeller, pour qui son Diego travaille alors...

Même si elle est encore toute jeune au moment où elle rédige les toutes premières lettres reproduites ici, son aplomb surprend. En fait, ce sens pré-

cis de sa destinée en toute chose et à tout moment ne cesse de surprendre. Dès son plus jeune âge, Frida Kahlo apparaît en effet avoir une conscience très fine de la vie. Est-ce parce qu'elle lit beaucoup, comme le révèle bien sa correspondance?

Longtemps alitée à la suite d'un terrible accident de la route, puis portant ensuite en elle la mort comme cet enfant qu'elle n'aura pas, Frida Kahlo fréquente sans cesse des artistes de première importance en leur domaine: le caricaturiste Covarrubias, le peintre Siqueiros, le politicien Léon Trotsky, la peintre Georgia O'Keeffe, la photographe Tina Modotti, pour ne nommer que ceux-là. On les croise tout au long de l'édition française de cette formidable correspondance, à laquelle on peut néanmoins reprocher, en marge de quelques partis pris trop franco-français, de ne pas être intégrale.

Comme on le sait, l'année 2007 fut largement consacrée à célébrer le centenaire de naissance de la peintre mexicaine décédée en 1954. L'année des célébrations est terminée, mais pas les célébrations elles-mêmes. Loin de là.

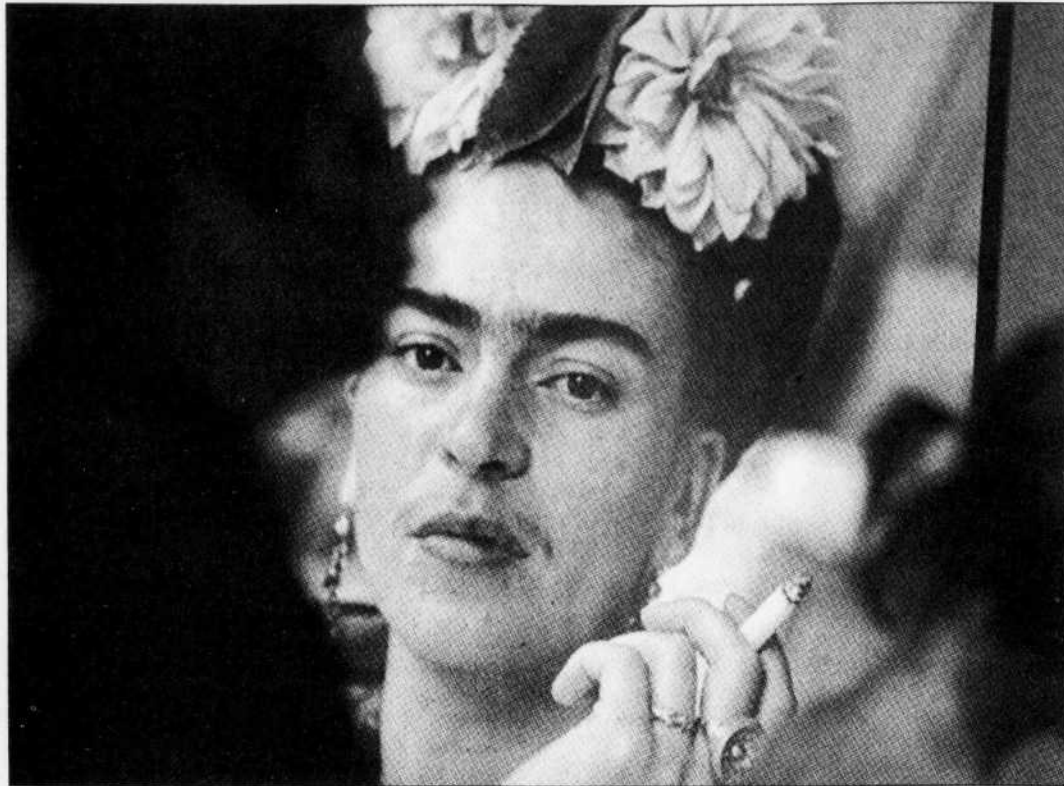
Partout, Frida Kahlo règne plus que jamais, y compris au pavillon du petit commerce. Au Mexique, on a bien compris que l'univers de Frida s'exporte mieux que les processions à genoux en l'honneur de la vierge de Guadalupe. Calendriers, tasses, aimants à frigo, sacs de plage, cartes postales et t-shirts ont été fabriqués en série pour combler de bonheur tout un monde en proie à une soif d'artistes authentiques... Imaginez le succès de l'entreprise lorsqu'on constate que Frida se trouve même en vente sous forme d'effigie de pacotille dans des dépanneurs des environs de Laval!

À Portland, dans le Maine, jusqu'au printemps, le Musée d'art contemporain présente les photos de Lola Alvarez Bravo, cette extraordinaire photographe mexicaine qui réalisa plusieurs clichés de Frida Kahlo ainsi qu'un court métrage qui la met en scène. Portland n'est pas si loin de Montréal, après tout. Et c'est surtout si près de Boston...

À compter du mois de février, la grande exposition dédiée au centenaire de l'artiste se déplace à Philadelphie. Beaucoup de gens vont à New York chaque année sans toujours se rappeler que Philadelphie se trouve juste à côté.

Tout l'été, on pourra voir cette même exposition au Musée d'art contemporain de San Francisco, une ville où Diego Rivera travailla beaucoup, accompagné par sa Frida. C'est d'ailleurs ce joli musée qui possède le célèbre portrait où le couple pose en jeunes mariés.

Mais il faut au moins commencer par lire la correspondance de ce diable de femme.



TOMAS BRAVO REUTERS

Des visiteurs déambulent devant une photographie de Frida Kahlo lors de l'inauguration qui lui était consacrée au Musée d'art contemporain de Monterrey, au Mexique, en août dernier.

L'enfer est à la Bibliothèque nationale de France. Jusqu'en mars 2008, l'institution présente quelques-uns de ses ouvrages les plus sulfureux au grand public. Une centaine de documents rares — livres, gravures et films — révèlent cinq siècles de célébrations privées du sexe et de l'érotisme.

Cette exposition aurait sans doute comblé de joie Léon-Z. Patenaude, personnage un peu oublié aujourd'hui, même si le monde du livre lui doit beaucoup au Québec. Membre de la Ligue de moralité publique, président du Service de tempérance de la Ville de Montréal, Léon Z. Patenaude fut un des principaux animateurs des toutes premières foires du livre à Montréal. Au fond, c'est beaucoup à lui qu'on doit l'existence de cet événement annuel.

De son vivant, dans un secret tout relatif, ce mon-

sieur collectionnait les ouvrages érotiques. Rien de formidablement intéressant là-dedans, comme en témoigne aujourd'hui le catalogue de la bibliothèque de l'UQAM, à laquelle une partie de ses archives a été donnée. Sa collection de livres érotiques compte environ 300 ouvrages. Elle ne comporte aucune véritable rareté. De l'érotisme de base, tout au plus, au nom d'une libido mal tempérée à force d'avoir vécue dans une société où on croyait bon de la juguler.

Léon-Z. collectionnait Sade, Pauline Réage et quelques revues osées au même moment où il œuvrait au sein d'organisations qui plaidaient pour l'élimination pure et simple de pareilles passions.

Ce curieux rapport à la sexualité chez nous pourrait presque constituer le sujet d'une exposition.

Le Devoir

## EN BREF

## Le prix Mnemo aux Éditions Planète rebelle

Les Éditions Planète rebelle ont obtenu le prix Mnemo pour l'année 2007. Ce prix souligne d'une part l'année exceptionnelle qu'ils ont connue en 2007, durant laquelle la maison a fait paraître 12 ouvrages différents, dont neuf concernant l'art du conte traditionnel, et, d'autre part, l'ensemble de l'œuvre des Éditions Planète rebelle. Le prix Mnemo récompense chaque année une «production jugée remarquable dans le domaine de la documentation ou de la recherche relative à la danse, la musique, la chanson et le conte traditionnel des francophones d'Amérique». Il est décerné par le centre Mnemo. — *Le Devoir*

## Des histoires pour apprendre à vivre

C'est un art qui nous arrive de la nuit des temps. Un rituel que, soir après soir, les parents d'aujourd'hui font perdurer, souvent eux-mêmes charmés d'avoir ainsi une occasion de retourner, ne serait-ce que le temps d'une histoire, en enfance. Dans un petit ouvrage intitulé *Raconte-moi une histoire: pourquoi?* la-

quelle? comment?, signé Francine Ferland, les Éditions du centre hospitalier universitaire Sainte-Justine se sont penchées sur l'art de raconter des histoires. Ergothérapeute, Mme Ferland décortique les aptitudes que la lecture d'histoires déclenche chez l'enfant, notamment celle des différents degrés de l'humour. À la suite de Bruno Bettelheim, qui avait exploré le thème dans son retentissant ouvrage *Psychanalyse des contes de fées*, Mme Ferland invite les parents à laisser les méchants faire leur œuvre dans les contes pour enfants, puisque les monstres, les vampires et les méchants rejoignent à leur façon les préoccupations de l'enfant. En plus de raconter l'origine de certaines histoires d'aujourd'hui, Mme Ferland propose en annexe une série de contes présentant des morales différentes pour l'enfant. — *Le Devoir*

## Une occasion de rencontrer Alain Stanké

L'agence littéraire Alinéa organise une rencontre intitulée *Une occasion de bonheur* avec l'auteur et journaliste Alain Stanké. Cette rencontre aura lieu le 10 février, à 11h, au centre culturel Jacques-Ferron, à Longueuil. — *Le Devoir*

## La phrase du « non »

Existe-t-il mille façons pour un éditeur de refuser un manuscrit? Et s'agit-il d'un art? Un art que peu d'éditeurs se donnent la peine de maîtriser, mais que l'auteur acadien de *L'Art de refuser un roman* (Éditions Stanké), Camilien Roy, s'inspirant en partie de Queneau, développe à sa manière dans un petit livre distrayant. Que le verdict soit offensé («Faites-vous soigner et tenez-vous loin de la littérature»), écrit en chiac («Té ben nice d'aôere pensé à nous autres comme publishers, mais sorry, ça work pas»), teinté de mauvaise foi ou souvent moralisateur, les réponses fictives de ces éditeurs tout aussi fictifs, si elles font sourire, constituent autant de variations sur le thème du «non». — *Le Devoir*

## Solitude de l'écrivain

«Ma solitude est un curieux atelier», annonce d'emblée Jean-François Beauchemin en amorçant *Quand les pierres se mirent à rêver*, un court texte méditatif qui paraît dans la collection «Lieu dit» des Éditions du Noiroit, qui propose une rencontre entre un écrivain et un lieu. Qu'elle soit une ébauche de la mort ou un état nécessaire à la création et à la contemplation de la beauté du monde, la solitude est «rattachée à la multitude par les mots». Mais elle est surtout ce lieu mouvant que l'auteur de *La Fabrication de l'aube et du jour des corneilles* transporte en permanence en lui et avec lui. — *Le Devoir*

## Hélène Dorion chez Olivieri

La poétesse Hélène Dorion sera l'invitée de Pierre Nepveu, le lundi 28 janvier prochain, à 19h, lors d'une rencontre qui aura lieu à la librairie Olivieri, à Montréal, dans le cadre des rencontres du CRILCQ. Hélène Dorion a déjà publié une œuvre imposante et obtenu, entre autres récompenses, le prix Mallarmé, le prix Alain-Grandbois, le prix Anne-Hébert et le Prix du Gouverneur général du Canada. Son œuvre a été rassemblée lors d'une rétrospective publiée sous le titre *Mondes fragiles, choses frêles 1983-2000*, publiée aux Éditions de l'Hexagone. — *Le Devoir*

## Archives de Cormac McCarthy

Les archives de Cormac McCarthy ont été vendues pour deux millions de dollars à l'université d'Etat du Texas. Selon l'université, les papiers de l'écrivain comprennent sa correspondance, des notes, des ébauches de textes divers et les épreuves de 11 romans. — *Le Devoir*

## POLAR

## D'un os à l'autre

MICHEL BÉLAIR

En l'espace de quelques années, Kathy Reichs a réussi à se faire une place enviable sur la scène des auteurs de polars. Elle a même atteint des sommets de popularité avec la mise en ondes d'une série (*Bones*) à la télé américaine qui relate les aventures de son héroïne Temperance Brennan, comme elle anthropologue judiciaire de son état. Pas étonnant donc qu'elle soit publiée en français dans une collection de *best-sellers*...

Sa Temperance (Tempe pour les intimes) est basée à la fois en Caroline, où elle dirige ici un stage de fouilles avec des étudiants, et à Montréal (où elle travaille pour la Sûreté du Québec), ce qui nous a valu quelques romans avec des cadavres de Hells Angels semés un peu partout dans les sous-bois, avec ou sans sacs de couchage... Mais comme la guerre des motards est terminée, Temperance Brennan vit maintenant ses aventures ailleurs. Après avoir trempé dans une histoire de vieux

os controversés en Israël (*À tombeau ouvert*), voilà maintenant que c'est près de chez elle, à Charleston, que les squelettes se mettent à remonter à la surface...

Il y en aura plusieurs, des squelettes, sur lesquels Tempe décelera bientôt des égratignures bizarres à la hauteur des vertèbres cervicales. Et comme elle se chargera de l'enquête pour dépanner sa bonne amie la coroner Emma Rousseau, affligée d'un cancer qui la dévore à petit feu, elle se trouvera bientôt au milieu d'une affaire sordide où meurtres en série et trafic d'organes vont de pair.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Kathy Reichs possède l'art de raconter des histoires, de camper des personnages et de mêler les intrigues. Encore une fois, on se laissera prendre ici, qu'on le veuille ou non, au détour d'une phrase décrivant des paysages de marécages brumeux, des leviers de soleil époustouffants ou encore les silences lourds de sens du shérif Gullet et de ses adjoints à mesure que l'intrigue progresse. N'empêche toutefois que Ca-

thy Reichs est affligée de tics d'écriture agaçants qui réussissent presque, parfois, à vous faire décrocher. Est-ce la traduction? Est-ce dû au style même de l'auteure? Toujours est-il qu'elle parvient encore une fois ici à mettre le lecteur en rogne avec cette façon qu'elle a de rendre son héroïne «intéressante» à travers ses commentaires souvent insipides sur la vie en général, ou encore en ayant recours à des clichés de «femme dynamique et autonome» qui font que l'on décroche et que l'on se met même à douter de l'équilibre général de Temperance Brennan...

Menfin. Ce n'est pas ce commentaire qui viendra empêcher l'empire Kathy Reichs de continuer à prendre de l'expansion.

Le Devoir

## ENTRE DEUX OS

Kathy Reichs  
Robert Laffont,  
coll. «Best-Sellers»  
Paris, 2007, 416 pages

## Françoise Sagan, biographie et confidences

DOMINIQUE CHABROL

Trois ans après sa mort, l'écrivaine Françoise Sagan revient en force avec une biographie, des témoignages et un téléfilm qui ressuscitent le destin exceptionnel d'une adolescente d'après-guerre devenue une légende des lettres françaises.

Son premier roman, *Bonjour tristesse*, a fait d'elle une vedette à l'âge de 19 ans. Mais le goût de la vitesse, l'alcool et les substances illicites ont vite métamorphosé le «charmant petit monstre».

Deux photos, en couverture de *Sagan à toute allure* (Denoël), la biographie que lui consacre Marie-Dominique Lelièvre, et d'*Un amour de Sagan* d'Annick Geille (Pauvert), résumant ce parcours, de la grâce des débuts à la dégringolade des dernières années. D'un côté, une gamine rieuse, cheveux courts ébouriffés, qui était l'attraction des fêtes de Saint-Tropez. De l'autre, le visage inquiet d'une femme aux yeux rougis, le front barré d'une lourde frange.

Entre-temps, Françoise Sagan (1935-2004) a pulvérisé plusieurs voitures de sport, fait la mode des années 1950 et écrit une quarantaine de romans et de pièces de théâtre.

La saga Sagan — née Françoise Quoirez — débute en mars 1954. La France d'après-guerre découvre alors cette adolescente de bonne famille, dont le premier roman fait scandale et rencontre un succès foudroyant.

«Avant l'été, Françoise est une vedette», écrit Marie-Dominique Lelièvre. *La voiture, le blue-jean, les copains, le jeu, la danse, le whisky et les disques sont ses totems, elle personnifie la jeunesse française d'après-guerre.*

Une vie «à toute allure», qui s'abîme une première

fois en avril 1957, quand elle fracasse son Aston Martin sur une route de campagne. Grièvement blessée, elle sort de l'hôpital accro à un dérivé de la morphine et ne laissera plus les drogues dures.

## Romans à succès

Le nom de Sagan est dès lors associé à la vitesse et aux fêtes «aussi chic qu'excitantes» avec des célébrités oubliées depuis longtemps. Son amie Florence Malraux explique cette fuite en avant par son incapacité à rester seule: «plus que de la drogue, elle ne pouvait se passer de compagnie».

Sagan l'écrivain a enchaîné pendant 30 ans romans et pièces de théâtre à succès: *Château en Suède*, *La Chamade*, *Aimez-vous Brahms...* Son recueil de portraits paru en 1985, *Avec mon meilleur souvenir*, est considéré comme un de ses livres majeurs.

Mais les dernières années sont difficiles. À l'automne 1985, elle est victime d'une surdose de cocaïne alors qu'elle accompagne le président François Mitterrand en voyage officiel en Colombie. Et son nom apparaît au début des années 1990 dans l'affaire Elf, quand elle tente maladroitement de jouer les femmes d'influence pour la compagnie pétrolière auprès du président socialiste de l'époque.

À sa mort en septembre 2004, Françoise Sagan laisse 900 000 SCAN de dettes fiscales. Nombre de ses livres sont depuis introuvables.

Le retour en grâce actuel de Sagan se prolongera au premier semestre 2008, avec la réédition par les Éditions Julliard de dix de ses titres parus entre 1954 et 1976. Et la comédienne Sylvie Testud incarnera la romancière dans un téléfilm réalisé par Diane Kurys.

Agence France-Presse

À l'occasion de la sortie du 52<sup>e</sup> numéro de «L'Atelier du roman», consacré à Mikhaïl Boulgakov, la librairie Gallimard vous invite à une discussion animée par YVON RIVARD et LAKIS PROGUDIS.

Il sera question de l'auteur du *Maître et Marguerite*, mais aussi des enjeux littéraires de cette revue franco-québécoise.

LE JEUDI 24 JANVIER À 17 h  
à la librairie Gallimard,

3700 BOULEVARD SAINT-LAURENT, MONTRÉAL  
POUR INFORMATIONS : 514.499.2012

ACTIVITÉ  
GRATUITE

Librairie Gallimard

WWW.GALLIMARDMONTREAL.COM

# LITTÉRATURE

## La guerre, no sir!



Danielle Laurin

**C'**est un roman sur la guerre. C'est un roman d'espoir, pourtant. Une sorte de guide de survie. Que faire quand tout a été détruit autour de nous, quand on a tout perdu?

Bien sûr, on peut s'enliser dans la douleur, le désespoir sans fin. Dans la culpabilité à outrance, aussi. Pourquoi eux, pourquoi pas moi? Pourquoi sont-ils morts, pourquoi ai-je survécu? Comment accepter ça?

*Dredio*, de Marie-Chantale Gariépy, une Montréalaise de 32 ans qui signe ici son deuxième roman, nous plonge au cœur d'une ville dévastée par la guerre. On ne sait pas où ça se passe exactement, ni quand. On ignore même qui sont les assaillants. Peu importe. Ça nous concerne tous.

Ça pourrait être ici, maintenant. Ça pourrait être vous, ou moi. Ça pourrait être n'importe qui, là, sur la route, au lendemain d'un enième bombardement.

C'est une jeune femme de 24 ans. Qui erre, solitaire, au milieu des débris, et des cadavres qui s'amoncellent par milliers. Elle croise sur sa route un garçon de neuf ans, un orphelin de la guerre, totalement désarmé, seul au monde. Elle le prend sous son aile.

*«Je me souviens encore de son visage de gamin brûlé par les flammes, dans lequel la peur avait déjà creusé de profonds sillons.»* C'est la jeune femme qui raconte.

Elle raconte comment, tout à coup, sans crier gare, sa vie vient de prendre un sens. Il lui faut sauver cet enfant-là, à tout prix. Lui ouvrir les bras. Lui donner à manger, lui fournir un toit. Lui construire un avenir, aussi.

Au début, elle ne se pose pas de questions. Elle agit par instinct. Mais chemin faisant, elle constate qu'elle aussi a un droit. Le droit d'aller de l'avant.

Ça se passe à son insu, subrepticement. Elle reprend goût à la vie, malgré elle. Malgré l'horreur, derrière. Malgré les cauchemars du petit, et ses larmes à elle. Malgré les vies gâchées qu'elle voit autour d'elle.

Impossible de venir à bout des souffrances de tout un chacun, de toute façon. Impossible de panser les plaies de ce vieil homme qui a vu, de ses yeux vu, sa femme et sa fille violées, puis assassinées sauvagement par des soldats qui se croyaient tout permis.

Tout ce qu'on peut faire, c'est être là. Apporter du réconfort, avec les moyens du bord. Tenter de consoler, en sachant qu'on n'y arrivera pas vraiment. Advienne que pourra.

Ça pourrait ressembler au repos du guerrier. Ça pourrait ressembler à ceci: *«Il s'était installé entre nous quelque chose comme une trêve. Nous parlions peu, nous ne faisons pas grand-chose, pour nous faire oublier du mal, pour qu'il nous laisse tranquilles un moment. Nous savions bien qu'il ne pourrait pas en être ainsi éternellement, qu'il faudrait bien nous ressaisir, continuer.»*

Incrovable mais vrai: au bout d'un certain temps, c'est possible, ça revient, ça advient. Les envies, le plaisir, les rires. Comment est-ce possible? *«C'est absolument indescriptible, rire dans l'horreur. Nos ressentiments de cette gaieté incongrue autant de réconfort que de honte.»*

Terrible, non? Et que dire du désir, qui monte,

qui monte, et nous embrase, nous étirent?... Que faire de l'amour, qui nous tombe dessus, nous engage? Des bébés finiront bien par arriver, la roue continuera de tourner. La vie reprendra ses droits, quoi!

### Facture classique

Arrêtons-nous là. *Dredio*, de toute façon, ne se résume pas. Ne se réduit pas à une histoire, toute universelle soit-elle. Ne se laisse pas, non plus, enfermer dans un carcan, un style littéraire prédéfini.

Comment dire? On a l'impression de lire un roman de facture classique, qui s'assume. Qui s'affirme, envers et contre tout, quitte à paraître suranné en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Qui ne réinvente rien du point de vue formel, d'accord, mais qui sonne juste, trouve les mots qu'il faut, assurément.

Surtout, on sent, on sait que ce roman-là touche à l'essentiel. A ce qui pourrait ressembler à de la solidarité, à de l'entraide. A de l'amour, finalement. Bon, ça aussi, ce serait quelque chose de vieillot, de dépassé, en cette ère où il est de bon ton (de bonne guerre) de jouer la carte du cynisme.

Quoi qu'il en soit, *Dredio* n'est pas vraiment un roman sur la guerre comme tel. C'est même fleur bleue par moments. A croire que la guerre, l'horreur, la haine et tout ce que cela entraîne ne sont qu'un prétexte, finalement.

Un prétexte pour dire que, oui, il y a de l'espoir. Même dans le pire. Oui, la reconstruction est possible. La reconstruction d'une ville, d'une vie. La reconstruction d'une âme, aussi.

Si la littérature peut nous apporter ça, au moins ça, seulement ça, tout n'est pas perdu...

Collaboratrice du Devoir



SOURCE MARCHAND DE FEUILLES

*Dredio* est le deuxième roman de Marie-Chantale Gariépy, une Montréalaise de 32 ans

### DREDIO

Marie-Chantale Gariépy  
Marchand de feuilles  
Montréal, 2008, 160 pages

### ESSAI LITTÉRAIRE

## Fugue solaire

SUZANNE GIGUÈRE

*«De nouveau ils ont essayé de me flatter et ils ont dit: où étais-tu tout ce temps? J'ai dit: dans l'eau. Seulement dans l'eau. Ils ont regardé la mer, incrédules. Alors je me suis repris et j'ai dit: pardon, j'étais dans la soif. Oui dans la soif.»*

Michaël La Chance avait-il en tête ce poème de l'écrivain marocain Abdallah Zrika quand il écrivait *L'Inquisitoriale*? *«Aujourd'hui j'écris le livre que j'attendais il y a longtemps déjà. Le livre de la soif. Pour comprendre quelle était notre soif en son premier jardin.»*

Le livre commence avec un éblouissement, sous le soleil des Baléares. À Majorque, au port de Valldemossa, dans le village des artistes, le restaurateur laisse son invité couper les tomates d'un gaspacho dans sa cuisine. Les jours s'égrènent, enchantés. Le poète regarde sa nymphe se baigner. Ses sens crépitent. *«Je le sais, il suffit de fermer les yeux dans un plaisir si brûlant, je tombe dans l'éternité. Je suis un soleil inversé, tous les rayons viennent à moi.»*

Des montagnes de Majorque aux éboulis de l'île Bonaventure, des déserts peints et des mesas (plateaux) de l'Arizona aux toits goudronnés de Montréal, l'auteur dérive dans les archipels de sa mémoire, s'invente une archéologie personnelle. Tout est à matière à réminiscences, à recherche. À chaque ligne il expérimente sur lui-même: sensations, pensées, rêves, concepts. Il s'agit de *«se traverser soi-même»*. Grâce au *«désordre tâtonnant»* de la poésie il retrouve le contour des lieux visités et habités, des êtres aimés, des rencontres *«envoûtantes»*. L'essai se termine par un hommage à une poétesse disparue, Françoise Bujold, *«une mouette inapprivoisée»* venue de Gaspésie.

### Fulgurants instantanés

Hier le poète-philosophe allumait la mèche des mots pour inventer le monde dans une défla-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Philosophe de formation, poète et essayiste, Michaël La Chance est professeur à l'Université du Québec à Chicoutimi

gration de joie. Il fit du monde le théâtre de ses élans, de ses errances, de ses chutes. Vingt ans plus tard, au bout de cette fugue solaire dans les îles et les plateaux du langage, il identifie cette soif qu'il cherchait à comprendre en son premier jardin. *«C'est une soif de jouissances. Parce que la jouissance est illumination.»* Il reconnaît que la vie a été généreuse, quand pourtant la solitude demeure. Gratitude et mélancolie. *L'Inquisitoriale* se rapproche de ce que le philosophe Michel Foucault a appelé dans ses ultimes recherches une *«esthétique de l'existence»*. Ce serait là, peut-être, la «grande idée» de ce livre.

Par ailleurs, dans cet essai en forme de journal de voyage en divers lieux du monde, Michaël La Chance s'interroge sur la nature du langage. Comment le langage qui détermine notre façon de penser et de percevoir — qui a une telle puissance *«inquisitoriale»* — se révèle-t-il si déficient à saisir et à traduire le monde? *«Le mot "soleil" ne brille*

*pas, le mot "vague" ne s'élance pas contre les rochers.»* Si le langage donne forme au monde, comment faire pour s'approprier sa puissance, pour interroger les lieux? Écrire contre le langage pour dégager un réel poétique, apercevoir l'illumination du monde dans l'extinction du langage, telle est la tâche paradoxale que se donne l'écrivain.

Avec une parole disséminée *«en archipel»* selon l'expression de René Char, une écriture fragmentaire qui consiste à épurer les phrases jusqu'à les réduire à de fulgurants instantanés, des dialogues noués avec différents contemporains (poètes, penseurs), une pente réflexive conduisant à écrire une poésie de la poésie comme un art chargé de déchiffrer le monde et de recomposer un réel absolu, Michaël La Chance signe une œuvre dense, exigeante et terriblement belle. Une œuvre qu'il faut lire comme une vraie profession de foi esthétique.

Philosophe de formation, poète et essayiste, l'auteur est professeur de Théorie et histoire de l'art à l'Université du Québec à Chicoutimi et membre du comité de la revue *Inter*. Parmi ses récentes publications, notons *Cœuvres-bombes et bioterreur: l'art au temps des bombes* (Éditions Inter, 2007), *Paroxysmes. La parole hyperbolique* (VLB, 2006, finaliste au Prix du gouverneur général 2006) et *Capture totale*, un essai sur la *Mythologie de la cyberculture* (PUL, 2006).

Collaboratrice du Devoir

### L'INQUISITORIALE (ESSAI)

FUGUE SOLAIRE DANS LES ÎLES ET PLATEAUX DU LANGAGE  
Michaël La Chance  
Triptyque  
Montréal, 2007, 136 pages

### ROMAN QUÉBÉCOIS

## Le Québec cauchemardesque de 2035

DAVID DORAIS

**E**n 2035, le Québec commence à peine à se remettre de l'épidémie d'Ebola qui aura ravagé la planète 15 ans auparavant. Voilà la prémisse du roman d'anticipation de Karine Glorieux, qui décrit un monde post-apocalyptique. En 2035, Montréal est devenu une ville chaotique parcourue de barbelés et gangrenée par les dépotoirs à ciel ouvert. Les citoyens se promènent masqués pour éviter la contagion, et le mont Royal n'est plus qu'une immense favela où les forces de la police n'osent s'aventurer. Par contre, le Saguenay est une région paisible, dont la stabilité est maintenue par une toute-puissante aluminium. C'est de ce paradis que Myriam Fontaine, l'héroïne du roman, décide de s'échapper après être tombée enceinte. Elle part à la recherche de son frère, devenu hors-la-loi, et de ses origines métissées (son père était Marocain).

On le sait, la science-fiction ne sert pas tant à décrire le futur qu'à extrapoler à partir du présent. Le monde que décrit Karine Glorieux, nous le connaissons déjà. C'est un monde menacé par la baisse de la natalité et le bioterisme. Un monde où l'informatic et la publicité sont omniprésentes. Un monde où l'ignorance devant la réalité des immigrants (notamment les musulmans) entraîne la peur, le racisme et l'exploitation. Toutes choses que l'auteur entend dénoncer vigoureusement par la fiction.

Toutefois, les bonnes intentions ne font pas les bonnes histoires, et celle-ci pêche par son schématisme. Ainsi, à une société uniformisée, autoritaire et dépersonnalisée, on opposera une jeune fille avide de liberté, rebelle, à l'écoute de ses sentiments. On la fera rencontrer toutes les figures possibles de la marginalité: une Amérindienne, un homosexuel, des prostituées, des prisonniers, des immigrants. Ces personnages ainsi que l'héroïne manquent de re-

lief. Ils évoluent dans une intrigue languissante, où les effets sont soulignés à gros traits. En prenant moins le lecteur par la main, Karine Glorieux sera sans doute plus à même de tirer parti de ses idées imaginatives.

Collaborateur du Devoir

MYRIAM FONTAINE:  
QUÉBEC 2035  
Karine Glorieux  
Caractère  
Montréal, 2007, 375 pages

## ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

## PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 8 au 14 janvier 2008

### ROMAN

- SANS RIEN NI PERSONNE**  
Marie Laberge (Boréal)
- LES CERFS-VOLANTS DE KABOUL**  
Khaled Hosseini (10/18)
- LA RÉVEUSE D'OSTENDE**  
Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- HÉLÈNE DE CHAMPLAIN T. 3**  
Nicole Fyfe Martel (Hurtubise HMH)
- CHAGRIN D'ÉCOLE**  
Daniel Pennac (Gallimard)
- LA SŒUR DE JUDITH**  
Lise Tremblay (Boréal)
- MILLE SOLEILS SPLENDIDES**  
Khaled Hosseini (Belfond)
- MAL ÉLEVÉ**  
Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
- LES ACCOUCHÉES T. 2 : LA RÉVOLTE**  
Anne-Marie Scotte (VLB)
- LA PART DE L'AUTRE**  
Eric-Emmanuel Schmitt (Livres de Poche)

### OUVRAGE GÉNÉRAL

- LE SECRET**  
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- LE GUIDE DE LA MOTO 2008**  
Bertrand Gahel (MCG)
- PASTA ET CETERA À LA DI STASIO**  
Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
- MISSION ANTARCTIQUE**  
Jean Lemire (La Presse)
- ANTICANCER : PRÉVENIR ET LUTTER**  
David Servan-Schreiber (Robert Laffont)
- PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2008**  
Collectif (Larousse)
- LES MEILLEURES RECETTES À LA...**  
Donna-Marie Pys (Guy Saint-Jean)
- L'ART DE CONJUGER**  
Collectif (Hurtubise HMH)
- LE GUIDE DE L'AMTO 2008**  
Denis Duquet (Trécarré)
- LE MEILLEUR DE SOI**  
Guy Corneau (De l'Homme)

### JEUNESSE

- HARRY POTTER ET LES RELIQUES...**  
J.K. Rowling (Gallimard)
- LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 4**  
India Desjardins (Intouchables)
- LE DICO DES FILLES 2008**  
Dominique Alice Rouyer (Fleurus)
- À LA CROISÉE DES MONDES**  
Philip Pullman (Gallimard)
- LA DERNIÈRE DANSE**  
Linda Joy Singleton (ADA)
- KID PADDLE T. 11 : LA MOMIE QUI PUE**  
Midam (Dupuis)
- LÉONIS T. 10 : L'ÎLE DES OUBLIÉS**  
Mario Francis (Intouchables)
- AMOS DARAGON T. 1 : PORTEUR DE...**  
Bryan Perro (Intouchables)
- LOUI T. 4**  
Julien Neel (Génét)
- AU-DELÀ DE L'UNIVERS T. 6**  
Alexandra Laroche (Trécarré)

### ANGLOPHONE

- EAT, PRAY, LOVE**  
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- THE OVERLOOK**  
Michael Connelly (Vision)
- THE INNOCENT MAN**  
John Grisham (Del)
- THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC**  
Daniel J. Levitin (Plume)
- THE BANCROFT STRATEGY**  
Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- SLASH**  
Anthony Bozza (Harper Collins)
- THE SECRET**  
Rhonda Byrne (Beyond Words)
- NEXT**  
Michael Crichton (Harper Collins)
- WORLD WITHOUT END**  
Ken Follett (Dutton)
- CROSS**  
James Patterson (Warner Books)

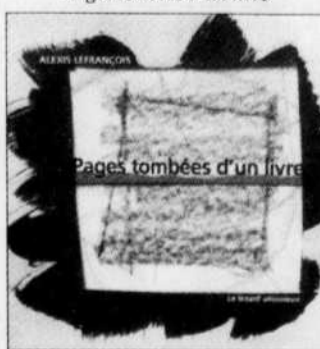
## Le lézard amoureux



Alexis Lefrançois  
Pages tombées d'un livre



Sélectionné comme un des meilleurs livres de l'année dans le « TOP 5 » de l'hebdomadaire *Voir*



Lauréat du Prix des Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire*

## BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse
- ~ BD, livres jeunesse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)  
bonheurdoccasione@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

## Escapades à NEW-YORK

avec Kent Nagano du 7 au 9 mars 2008

Pour information : 514.380.3113 ou 1.877.371.2323  
ou consultez [www.archambault.ca/escapades](http://www.archambault.ca/escapades)

## LITTÉRATURE

## Plus rien ne m'étonne



Louis Hamelin

Un peu avant Noël, j'étais confortablement assis chez moi, devant le poêle, en train de lire les mots suivants: «Je me réveille à trois heures du mat et je me dis, Oh, non, la tuyauterie va péter, alors je fais couler l'eau et je laisse goutter les robinets et je sors ouvrir les robinets extérieurs, qui sont les plus fragiles. C'était couru, ils commençaient déjà à gélir.» J'ai ajouté une bûche dans le poêle et suis allé me coucher. Cette nuit-là, le mercure est descendu à moins vingt dans les contreforts de la chaîne laurentienne. Le lendemain, mes robinets ont émis quelques gargouillis, puis se sont tus, complètement à sec. Les tuyaux avaient gelé.

À l'endroit où celui de la pompe traverse le solage, j'ai placé la lampe chauffante dont je me servais pour empêcher l'eau des poules de figer dans l'hiver abîmé. Le lendemain, l'eau était revenue. La nuit suivante, dans le froid qui persistait, sur les conseils de mon frère, j'ai laissé couler l'eau dans la cuisine. Ça a réglé mon problème, mais pas celui du narrateur de *Coup de froid*, la nouvelle de Thom Jones. Un inquiet chronique, bipolaire sur le lithium, un peu morphinomane sur les bords, sans oublier la malaria carabinée chopée en Afrique et les éruptions de psoriasis causées par la prise de lithium. Pas grave. Il n'y a qu'à prendre du Tégrolol. Ça vous bouffe les globules blancs, mais il faut bien mourir de quelque chose. À défaut de crever sur-le-champ, l'univers est là, qui regorge de soucis à se faire et de sources d'anxiété ne demandant qu'à être activées. Exemple: n'ayant apparemment rien de mieux à faire, le gars se met à penser à son antigel. Quand, déjà, le dernier changement? Trois ans! Il se retrouve assis dans sa voiture à claquer des dents

avec le moteur qui tourne: «Il fait moins vingt, c'est pas possible!»

Impossible, à mes yeux, c'est plutôt d'atterrir au rayon quincaillerie du Safeway à quatre heures du matin pour acheter un testeur d'antigel. À partir de là, s'entailer le pouce jusqu'à l'os en essayant de remonter le machin au départ mal assemblé par «un abruti d'Amérique centrale» semble un enchaînement logique. Une heure plus tôt, vous étiez au chaud dans votre lit. Vous voici dans votre auto, en route pour l'hôpital dans la froide nuit, le pouce enveloppé dans une serviette. J'ai fermé le livre en me disant: assez pour aujourd'hui. Mais ensuite, impossible de dormir. Passer un coup de téléphone à mon frère en pleine nuit n'est pas mon genre, mais j'aurais bien voulu partager avec lui les deux ou trois petites questions qui m'étaient venues à propos de mon antigel.

Je ne me suis pas entaillé le pouce jusqu'à l'os, même si la chose est arrivée à une amie à moi, vers la même époque. Passé le coup des tuyaux, en fait, je souhaitais que ma vie cesse le plus tôt possible de ressembler à celles du livre de Jones; sinon, entre les mouches tsé-tsé, la cécité des rivières, la dengue, l'éléphantiasis, la bilharziose, la fièvre doum-doum, les ulcères tropicaux, la lèpre et le sida, j'étais sûr pour bien plus qu'un séjour à l'urgence. Le pire, c'est encore le ver de Guinée, aussi appelé «serpent de feu», qui peut atteindre un mètre de long avant de migrer de votre espace rétro-péritonéal vers la jambe. Le retirer s'avère très douloureux, peut prendre jusqu'à dix jours et il n'est pas dit que votre organisme n'en contient pas une demi-douzaine d'autres qui attendent leur tour.

L'Afrique. Sur les dix nouvelles qui composent le deuxième recueil de Thom Jones traduit en français, deux seulement s'y déroulent, mais de l'Oregon à La Nouvelle-Orléans, le continent noir ne se laisse jamais oublier, au point de constituer l'arrière-plan mental de tout le livre. Ce n'est pas l'Afrique des fauves et des safaris, même si, de toute évidence, les lions du vieux Hemingway continuent de hanter l'écrivain américain

moyen de ce troisième millénaire. Anglais, Français, Allemands et Portugais ont dépecé l'Afrique avec les meilleures intentions du monde. La supériorité de la civilisation blanche allait de soi, donc l'imposer à l'indigène était une forme subtile d'altruisme dont cette bienveillante domination se dédommagea en pillant les richesses locales. Les bonnes intentions sont une constante de l'histoire, et l'Afrique postcoloniale, dont les torpeurs et les miasmes, entre érotisme torride et cauchemar putride, traversent ces nouvelles de Thom Jones, est bel et bien tombée sous la coupe d'un nouveau royaume; appelons-le l'Empire humanitaire.

**Le cynisme avec lequel l'auteur ressuscite son Afrique de pacotille est total**

L'un, médecin pour Global Aid, distrait sa sœur cinglée avec ses descriptions folkloriques d'une Afrique mythique où le chef des Pygmées échange sa viande de singe contre des cigarettes et des t-shirts. Un autre toubib, complètement défoncé à la Méfloquine, arrive de «Douala la pourrie — l'aisselle de l'Afrique» et d'une brigade de deux jurs à Zanzibar, Dar es-Salaam et Kinshasa. Parmi ses possibles souvenirs de voyage, le rétrovirus du sida. Un autre a réparé des becs de lièvre en Somalie avant de faire fortune en refaçonnant le panthéon hollywoodien à coups de bistouri — il pose sur les lèvres, culs et nichons des starlettes le regard attendri d'un artiste sur son œuvre. Sans compter le service après-vente, puisqu'il faut bien tester toute cette silicone: «Elles me colent des procès pour faute professionnelle quand je ne les baise pas.»

Avec la nouvelle intitulée *Au fin fond de la forêt équatoriale*, on entre vraiment dans l'Afrique du cœur des ténébres. On devine, dans cette féroce parodie d'épopée coloniale, de nombreux clin d'œil à la littérature américaine, à commencer par le nom du babouin approivoisé du D' Koestler, Babbitt, nourri de bananes écrasées dans du whisky canadien, et la chute: «Rentre à la maison chez ton petit papa.» Pendant les trente pages que dure cette histoire, le D' Koestler, de Global Aid, se montre bien plus préoccupé de la santé de son singe («Son taux de cholestérol est dans le rouge. Depuis combien de temps s'est-

il remis à fumer, le salopard?») que du sort de n'importe quel Africain. Les mêmes hommes qui jadis exploraient les fleuves et trafiquaient l'ivoire et le diamant continuent de s'imbiber entre eux et d'écraser les moustiques sous le ventilateur, à cette différence près qu'ils traquent désormais l'hépatite B et le bacille du choléra.

Le cynisme avec lequel l'auteur ressuscite son Afrique de pacotille est total: tandis qu'il s'enfonçait dans la jungle à la recherche de son babouin en cavale et que la nuit équatoriale le recouvre, le D' Koestler entend soudain «les tams-tams du village voisin. Les chasseurs avaient tué un éléphant. [...] Une montagne de viande. Une raison de faire la fête.» Peut-être, mais, à moins d'avoir affaire à une reconstitution pour touristes, la chose ne doit plus se produire très souvent. «Le cœur des ténébres dont Conrad a donné une description si saisissante était tout aussi accessible dans l'Aru-sha moderne qu'au cours d'une affreuse remontée du fleuve Zaïre», affirme le narrateur de *Sables mouvants*, histoire dans laquelle Ad Magic, le célèbre sorcier du publipostage, responsable des campagnes de Global Aid contre la faim, est possédé par une chiasse du tonnerre de Dieu à l'hôtel en question. Le chemin de la guérison passera par une baise tout aussi mémorable avec une autre humanitaire, et c'est peut-être là une clef. Car rongée par le diabète, la manico-dépression et la chirurgie plastique, l'Amérique que décrit Jones est bien aussi mal en point que l'Afrique, le désir en moins. L'Afrique fête et la pharmacie se trouve en Amérique. Il en résulte une gueule de bois à l'antigel qui donne envie de lire les Africains et de se mettre à chanter, comme Tiken Jah Fakoly: «Ils ont partagé le monde / Plus rien ne m'étonne...»

Collaborateur du Devoir

## COUP DE FROID

Thom Jones  
Traduit de l'américain par Jean-Pierre Carasso  
et Jacqueline Huet  
Albin Michel  
Paris, 2007, 255 pages

## LA PETITE CHRONIQUE

## L'histoire d'un instant

Gilles Archambault

Quand on a atteint l'âge de Roger Grenier et que l'on a frayé longtemps dans les milieux littéraires, il est normal qu'on éprouve le besoin de raconter ses souvenirs. Dans *Instantanés*, il évoque brièvement des rencontres furtives ou des amitiés profondes.

Le tort de ce livre, s'il en est, consisterait justement à nous faire déplorer de ne pas en apprendre davantage au sujet d'écrivains donnés, Dominique Aury, Julio Cortázar, par exemple. Bref, on se sentirait frustré de ce que la confiance ne soit pas plus étoffée. Ce qui, au reste, ne nous empêche pas d'être attentif à la qualité du propos.

Parmi les écrivains dont parle Grenier se trouve Romain Gary, dont on découvre qu'il fut son voisin pendant quelque temps. Romain Gary, c'est aussi Émile Ajar. On n'a pas oublié l'affaire que fut en 1975 la parution de *La Vie devant soi*. Qui donc se cachait sous ce pseudonyme? Il en a fallu du temps pour que le mystère soit éclairci.

J'avais lu en son temps *La Vie devant soi*. Comme tout le monde, j'avais apprécié. Le petit Momo, ses propos bien enlevés, madame Rosa et sa bougonnerie tamisée de générosité. Selon toute évidence, un roman populaire dont la virtuosité ne s'encombrait pas de précautions inutiles.

Plus de trente ans plus tard, ce roman, tout habile qu'il soit, me paraît moins convaincant. Si la verdure des confidences du petit garçon arabe amuse à coup sûr, il devient plus difficile de passer outre au côté facile de l'écriture. Nul doute, on est en pleine fabrication. D'accord pour certains bonheurs d'écriture, mais le message «fraternel» du roman passe plus difficilement. On se sent parfois — et souvent même — en plein déluge de bons sentiments.

Même si l'entreprise menée par Romain Gary n'est certes pas dénuée de qualités, j'avoue que je préfère de loin l'élitisme sibyllin d'un Antonio Tabucchi.

Chez Folio, on reprend *Petites équivoques sans importance* dans une nouvelle traduction de Bernard Comment, un an à peine après la première parution dans la collection «Du monde entier» chez Gallimard.

Autant tout est souligné à gros traits chez Gary/Ajar, autant tout est proposé finement chez l'auteur de *Tristano meurt*.

La clé de l'esthétique de Tabucchi, on la trouve peut-être dans la nouvelle du recueil intitulée *Chambres*. La sœur d'un écrivain à l'agonie découvre des pages écrites par l'homme qui repose dans une pièce contiguë. Il se trouve qu'elle a tenu son journal, qu'elle le confronte avec la version des faits qu'en donne son frère dans un manuscrit qu'elle a sous les yeux: «Elle pense à quel point l'écriture est mensongère, avec son implacable arrogance faite de mots définis, de verbes, d'adjectifs qui emprisonnent les choses, qui les saisissent dans une fixité vitreuse, comme une libellule prise dans une pierre depuis des siècles et qui maintient les apparences d'une libellule mais n'est plus une libellule.»

Amélia, la sœur de l'écrivain, pense que les choses ne se laissent pas emprisonner par les mots. La littérature est justement dans ce jeu entre la réalité et l'arbitraire de sa transcription. Peut-être. Encore une fois, je préfère de loin les personnages étranges de Tabucchi et les situations dans lesquelles ils se dépatouillent que l'univers artificiel de la pension de madame Rosa.

Collaborateur du Devoir

## INSTANTANÉS

Roger Grenier  
Gallimard  
Paris, 2007, 200 pages

## LA VIE DEVANT SOI

Émile Ajar  
Folio  
Paris, 2007, 274 pages

## PETITES ÉQUIVOQUES SANS IMPORTANCE

Antonio Tabucchi  
Folio  
Paris, 2007, 235 pages

CHRISTIAN DESMEULES

«Toute ma vie, on m'a reproché d'écrire des romans qui n'étaient pas de vrais romans, en voici enfin un», confie Philippe Sollers, un rien provocateur, en abordant ses *Mémoires*. Avec *Un vrai roman* au titre en forme de boutade, l'écrivain français revendique pour son compte une biographie proprement romanesque. La vie, le roman, quelle différence?

Né Philippe Joyaux à Bordeaux en 1936, auteur aujourd'hui bien assis dont on ne voudrait pourtant pas à l'Académie française, cofondateur de *Tel Quel*, une influente revue d'avant-garde littéraire et philosophique qui a fait la pluie et le beau temps dans le petit monde intellectuel parisien des années 1960 et 1970, Sollers ne manque certes pas de matière.

Prix Médicis en 1961 pour *Le Parc*, son second roman, auteur d'une sous-estimée trilogie sans ponctuation intitulée *Paradis*, éditeur, romancier et essayiste, biographe partisan de Casanova, Mozart et Vivant Denon, Sollers aime pourtant à nous rappeler, chaque fois qu'il en a l'occasion, qu'il a cultivé toute sa vie les quolibets.

Mais ceux qui auraient souhaité un minutieux compte rendu devront encore attendre, tandis que les autres qui espéraient avoir enfin droit à une autocritique en règle seront une fois encore déçus. «En fait d'odyssée intellectuelle, écrivait-on dans *L'Express* à la sortie du livre, l'auteur nous sert un interminable zapping philosophico-littéraire noyé dans l'autosatisfaction.» Plus subtil et sans doute plus juste, dans *Libération*, Philippe Lançon s'attendrit: «Depuis longtemps, depuis toujours, Philippe Sollers rêve de lui. Il a 70 ans. Sa permanence agitée fait qu'il ne les fait pas. Il accélère par souci de vivre, se répète par crainte d'être muet, se vante par peur d'être mal aimé. Sa première passion, c'est lui-même.» Allons voir.

## Au grand galop

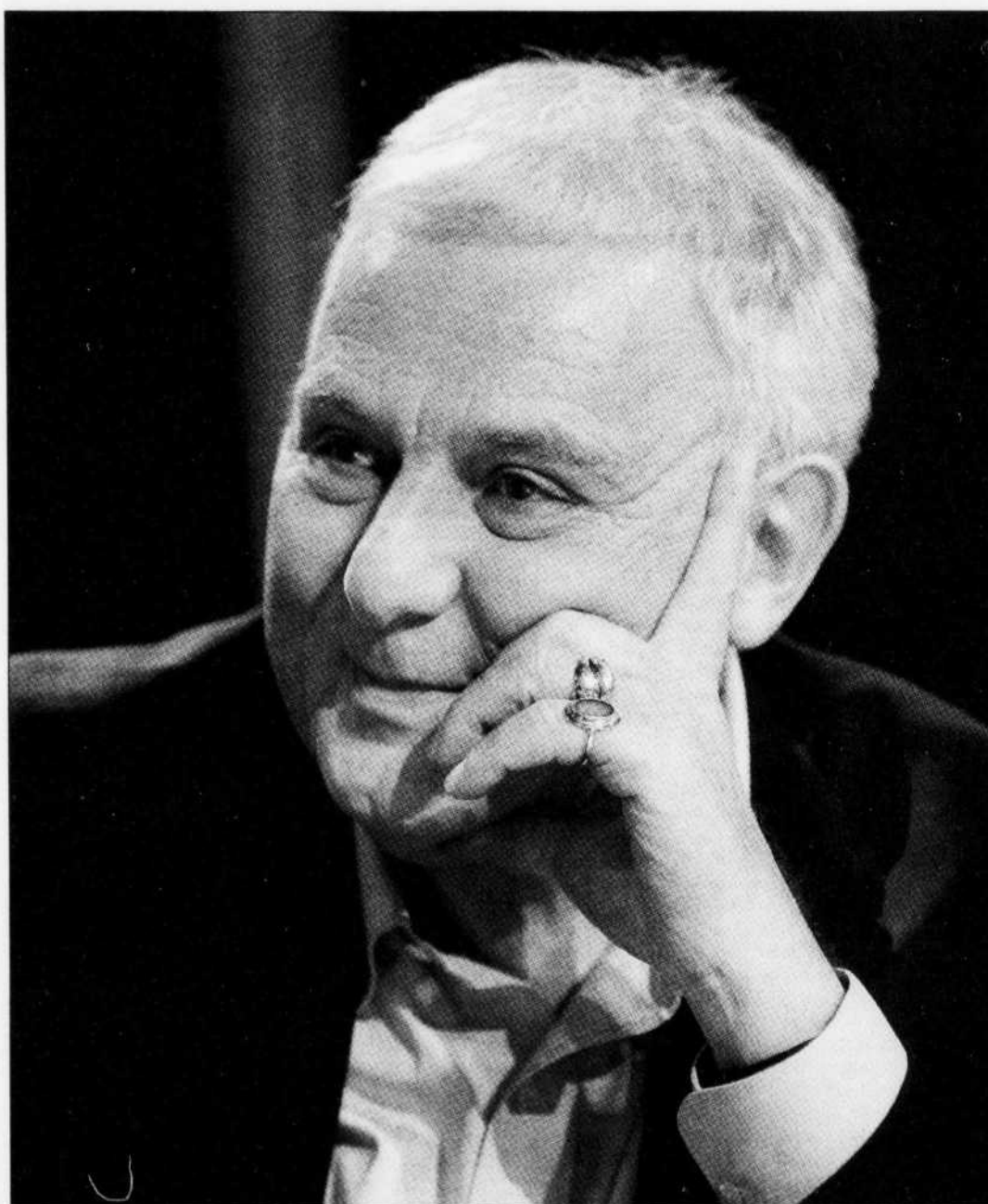
Un vrai roman s'apparente par moments, il est vrai, pour qui a fréquenté son œuvre, à un exercice de rabâchage — la plus récente formule sollersienne afin de poser, une énième fois, les points sur les «i». À ce titre, «rien de nouveau sous le Sollers», et l'auteur ne se gêne également pas pour citer de larges extraits de son œuvre. «Je n'ai rien à cacher, rien à me reprocher, rien dont je doive m'excuser ou rougir, aucun regret, aucun repentir, aucune bassesse.»

Tout ou presque y passe, comme un souffle, au grand galop. L'immense bonheur de l'enfance, malgré les maladies respiratoires, la découverte de la lecture à cinq ans, capitale, inoubliable. La fondation du «clan-Tel Quel, au Seuil, le passage chez Gallimard et la création de *L'Infini*. Sans oublier l'éternel refrain sur les misères du «poison social», dont il sait pourtant

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Sollers l'inoxydable

À 71 ans, l'écrivain français publie ses mémoires



Philippe Sollers

BERTRAND GUAY AGENCE FRANCE-PRESSE

jouer la comédie comme un vieux marquis arpentant la galerie des Glaces.

Mais Sollers y aborde également ses amitiés avec Francis Ponge, Barthes, Deleuze, Lacan, Georges Bataille («le seul à m'avoir donné l'impression directe du génie»). Ses deux grands amours, d'abord pour Dominique Rolin, sa «passion fixe» rencontrée en 1958, et par la suite, simultanément, pour cette jeune Bulgare épousée peu de temps après son arrivée en France en 1966, Julia Kristeva, qui le dépasse aujourd'hui largement en notoriété et avec laquelle il aura un fils.

Sur l'Italie? «Cent vies ne suffiraient pas pour bien connaître le paradis de l'Italie.» Le flirt maïste? Une simple passion mal contrôlée pour la Chine. Le travail? «La société veut vous envoyer ici ou là, vous faire travailler, vous rendre rentable pour elle? Débrouillez-vous, et ne travaillez jamais que pour vous.» Tout en soulignant une fois encore sa fascination pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'il instrumentalise sans vergogne dans la «guerre du

goût» qu'il mène à travers son œuvre.

## Sollers métaphysicien

L'auteur de *Portrait du joueur* et de *Femmes* n'oublie pas non plus de donner quelques coups de dents à trois ou quatre vieilles détestations: Blanchot, Robbe-Grillet, Bourdieu, Jean-Edern Hallier. Et les Editions du Seuil? Connais pas, semble dire Sollers, qui a pourtant séjourné («en infiltré», avouera-t-il toutefois) durant une vingtaine d'années au cœur de la maison de la rue Jacob.

Et la littérature dans tout ça? Il résume la place qu'elle occupe dans sa vie au moyen d'une formule à la clarté indiscutable. «Elle est pour moi la forme vivante de mon engagement métaphysique», écrit Sollers. «La vraie vie, la vie réellement vécue, c'est le livre, car l'autre, la sociale, est toujours un enfer plus ou moins brûlant.»

Ces *Mémoires*, n'en déplaise, constituent une exemplaire leçon d'individualisme forcené et de liberté d'esprit appliquée. Scandaleusement satisfait, très volontaire, toujours un peu frondeur, joueur invétéré quand il s'agit de

voiler ou dévoiler sa propre existence, Sollers — qui saurait vraiment lui en vouloir — «ne trouve du goût qu'à ce qui lui fait du bien» (Nietzsche).

Et à qui n'en aurait pas assez, on ne pourra que recommander la lecture de *Philippe Sollers. Vérités et légendes*, de Gérard de Cortanze, nouvelle édition de poche d'un ouvrage paru aux Editions du Chêne en 2001 sous le titre *Sollers ou la volonté du bonheur, roman*. Un texte sensible et intelligent, ponctué d'un long entretien et de nombreuses photographies.

Collaborateur du Devoir

## UN VRAI ROMAN

MÉMOIRES  
Philippe Sollers  
Plon  
Paris, 2007, 360 pages

## PHILIPPE SOLLERS

VÉRITÉS ET LÉGENDES  
Gérard de Cortanze  
Gallimard, coll. «Folio»  
Paris, 2007, 448 pages

Romain Gary (Émile Ajar)  
**La vie derrière soi**

Les livres qui ne circulent pas meurent

**L'ÉCHANGE**  
707 ET 713 MONT-ROYAL EST  
☎ MONT-ROYAL, 514-523-6389

## LIVRES

## « Tous philosophes! »

GEORGES LEROUX

Shakespeare le déclarait impossible, et c'est pourtant l'évidence: les enfants aiment philosopher et ils le font le plus naturellement du monde. Toutes les questions les intéressent et si on leur fournit l'encadrement suffisant, ils se montrent non seulement désireux de clarifier les termes des débats dans lesquels ils s'engagent, mais surtout très préoccupés de mener jusqu'au bout les recherches que ces questions mettent en branle. Ils sont bien sûr, comme les adultes, champions du préjugé et n'aiment rien tant que de décliner les stéréotypes colportés par la télévision et la rumeur de leur milieu. Si cependant ils observent une brèche dans leurs certitudes, ils n'ont qu'un désir, c'est de comprendre comment les opinions communes sont formées et apprendre à les dépasser.

C'est pour avoir observé cela pendant des décennies que le philosophe américain Matthew Lipman, et sa compagne, Margaret Sharp, ont élaboré un programme qu'ils ont appelé « philosophie pour enfants ». Amorcée au tournant des années 1970, leur recherche a conduit à l'élaboration d'instruments pour mettre sur pied dans les écoles primaires et secondaires des « communautés de recherche », qui sont des structures de discussion où les enfants peuvent approfondir leur questionnement en groupe, accompagnés d'un enseignant. Dans une série de romans, dont les problématiques sont conçues pour correspondre aux niveaux d'âge, Lipman et Sharp ont proposé les outils pour nourrir la démarche philosophique des jeunes. Ce programme est actuellement implanté dans un grand nombre d'écoles américaines, et il a connu au Québec, à partir de 1982, un véritable essor, avec les travaux d'Anita Caron, de feue

Louise Maril-Lacoste, de Marie-France Daniel, de Pierre Lebus et de Michel Sasseville. Ce dernier a créé à l'Université Laval un programme de formation pour les enseignants intéressés à s'engager dans cette approche dans leur école, et plusieurs enseignants d'enseignement moral ont au cours des ans fait ce choix. Chacun à sa manière, ils l'ont adapté pour nos écoles et surtout ils ont poursuivi la recherche.

## Un ferment de démocratie

Dans un livre passionnant, qui est à la fois un superbe bilan du travail accompli et un programme de recherche, Michel Sasseville et Mathieu Gagnon proposent un tour d'horizon de la méthode et une synthèse des outils disponibles. Comme John Dewey, véritable parrain de l'approche Lipman, n'avait cessé de le répéter, l'école n'est pas l'antichambre de la société, elle est plutôt déjà une société complète, avec son potentiel de conflits, ses lois écrites et non dites, et comme dans toute société, l'enjeu principal est la démocratie et le bien commun. Ce que peut la philosophie pour enfants, ce n'est donc pas seulement un retour cognitif sur les mécanismes de la discussion; les enfants apprennent certes à discuter et ils doivent reconnaître les formes logiques de leurs échanges, les sources de leurs jugements. Mais ils doivent surtout développer les attitudes morales qui soutiennent la discussion, car sans le respect et le dialogue, rien n'est possible. La méthode possède donc deux registres: en premier, un registre logique sur les opérations de la pensée (la définition, les termes,

les classes, les types de raisonnement) spontanément mises en œuvre par les enfants. Un exemple n'est jamais une définition: cela que Socrate dit à tous ses interlocuteurs, les enfants le reconnaissent tout de suite. Ensuite, un registre moral et social: comment faire évoluer une communauté de recherche, si on n'investit pas dans les vertus du dialogue, voilà une question qui se pose très vite.

Les mérites de l'approche sont nombreux, ils ont été reconnus partout: les enfants deviennent plus attentifs, ils s'engagent dans l'autocorrection de leur démarche, ils prennent en main le projet du groupe. Avec le temps, ils développent aussi un langage plus rigoureux, et surtout ils font confiance au groupe: une injustice dans le fonctionnement est considérée avec autant de sérieux qu'une infraction à une loi et elle engage du même coup une réflexion sur la nature des règles. Les valeurs de solidarité et de coopération ne sont pour autant ni spontanément acquises, ni impossibles à acquérir: comme dans toute société, l'évolution peut être incertaine et le travail de l'enseignant est d'abord celui d'un guide qui partage les intérêts des enfants, mais qui dispose d'une expérience pour leur éviter les principaux écueils.

L'approche Lipman est moins connue en France, mais elle y a des adhérents. En témoigne le récent livre de François Galichet, qui présente une réflexion de fond sur les principes de la méthode et son rôle dans l'éducation à la citoyenneté. Proche de Lipman, il suggère aussi une démarche qui peut évoluer en ajustant le modèle de base; c'est ainsi, par exemple, qu'il aborde la question délicate de la croyance, in-

vitant les jeunes à échanger non seulement sur leurs convictions morales, mais aussi religieuses. Son livre est nourri d'exemples de dialogues qui illustrent la démarche des enfants et dont le contenu correspond entièrement à l'expérience recueillie au Québec par Michel Sasseville.

Au Québec, la philosophie pour enfants a été adoptée par plusieurs commissions scolaires, qui l'ont intégrée dans des programmes particuliers, par exemple des programmes de prévention de la violence, comme à La Traversée, un groupe parrainé par Gilles Vigneault. Avec l'avènement du nouveau programme d'Éthique et culture religieuse, offert à tous en septembre 2008, la philosophie pour enfants, soutenue notamment par les travaux de Michel Sasseville, constituera un puissant ferment de discussion démocratique et de réflexion critique pour nos écoles. À lire ces deux livres, on ne peut qu'en concevoir, devant le défi de l'éducation au pluralisme, un réel espoir de renouveau.

Collaborateur du Devoir

PENSER ENSEMBLE À L'ÉCOLE  
DES OUTILS POUR L'OBSERVATION  
D'UNE COMMUNAUTÉ DE RECHERCHEEN ACTION  
Michel Sasseville et Mathieu Gagnon  
Presses de l'Université Laval  
Québec, 2007, 236 pages

## LA PHILOSOPHIE À L'ÉCOLE

François Galichet  
Éditions Milan  
Paris, 2007, 189 pages

ARCHIVES LE DEVOIR

## Débats sur l'école

LOUIS CORNELIER

Les débats sur l'école ne font pas rage seulement au Québec. En France, la discussion est tout aussi enflammée entre les réformateurs et les conservateurs et emprunte les mêmes accents alarmistes chez plusieurs. Puisque les enjeux de ce débat, sans être identiques dans les deux pays, se recoupent à plusieurs égards, il peut être instructif de jeter un regard sur la polémique scolaire à la française, qui a fait couler beaucoup d'encre cet automne.

Dans le camp des conservateurs, pour ne pas dire des réactionnaires, trône le philosophe Alain Finkielkraut, récemment interviewé dans nos pages par Antoine Robitaille. Dans *La Querelle de l'école* (Stock/Panama, 2007), un très stimulant recueil de débats publié sous sa direction, Finkielkraut donne la parole à plusieurs intervenants, mais défend aussi son point de vue avec fougue. Ses propos risquent de paraître hallucinants aux yeux de ceux qui se coltinent le geste pédagogique au quotidien. Finkielkraut, en effet, semble croire qu'il s'agit de tabler sur l'autorité des grandes œuvres et du savoir du maître pour que la transmission ait lieu. Critique féroce de l'égalitarisme prôné, selon lui, par les pédagogues réformateurs, le philosophe chante les vertus de la méritocratie et abime la sociologie critique de Pierre Bourdieu qui aurait « jeté la suspicion sur la culture légitime et sur son mode de transmission ».

Finkielkraut a toutefois l'élégance, dans cet ouvrage, d'accueillir des contradicteurs. L'enseignant Philippe Choulet, par exemple, lui rappelle qu'y aller directement avec Racine risque de susciter, chez les élèves, une haine pour la littérature. Il préconise plutôt l'art du détour et avoue que « l'erreur que nous

avons commise est d'avoir pensé le rapport à la littérature comme un rapport d'immédiateté, d'avoir prêté aux enfants un désir naturel pour cette littérature ».

Le sociologue François Dubet, quant à lui, ne rejette pas totalement la sélection scolaire, mais ajoute qu'elle est illégitime si l'école ne l'offre pas à tous, aux plus faibles y compris, un minimum « qui leur permettra d'être des citoyens occupant honorablement leur place dans la société ». Finkielkraut résiste même à cette proposition dans laquelle il perçoit un danger pour la culture générale.

L'enseignant Michel Leroux appartient lui aussi au camp des anti-réformateurs. Dans *De l'élève à l'apprenant et autres pamphlets* (de Fallois, 2007), il s'en prend essentiellement à un enseignement des lettres inspiré par les nouvelles méthodes pédagogiques. Il dénonce, notamment, « l'invasion des lettres par un jargon simplificateur qui délaie la dimension existentielle » des œuvres au profit d'une analyse des techniques d'écriture. Sur cet aspect précis du débat, même des tenants de l'approche réformatrice le rejoignent.

## Meirieu fait de la résistance

Vilipendé par tous les conservateurs qui l'identifient comme la principale tête pensante du « pédagogisme », Philippe Meirieu refuse de voir sa pensée réduite à la caricature qu'en font ses adversaires. Défenseur acharné de la grande tradition pédagogique qu'il distingue d'une approche didactique jargonneuse, il réplique à ses contradicteurs dans des ouvrages à la fois rigoureux et lyriques qui opposent l'engagement et l'espoir au catastrophisme boudeur de Finkielkraut et consorts.

Dans *Pédagogie: le devoir de résister* (ESF, 2007), il dénonce une société infantile qui en appelle à la coercition scolaire. Il plaide en faveur d'une alliance entre la

transmission et l'émancipation dans le processus pédagogique et affirme que « les anti-pédagogues font peser sur notre démocratie un terrible danger » en stigmatisant ce qu'ils appellent l'égalitarisme. « On rougit, écrit-il, d'avoir à rappeler que l'égalité n'est pas l'uniformité, que l'égalité devant l'instruction et l'accès de tous aux fondamentaux de la citoyenneté sont consubstantiels au projet démocratique. Que, dès lors que « le peuple fait la loi », chaque individu doit pouvoir comprendre le monde et ses enjeux ».

La force, la très grande force du pédagogue Philippe Meirieu, c'est sa capacité, dans l'esprit de la « nouvelle » pédagogie qui a déjà plus de cent ans, de se dédoubler, de se mettre à la place de l'élève, tout en lui enseignant, pour s'assurer de ne pas faire cours dans le vide. Pourquoi est-ce si difficile d'écrire?, un opuscule qu'il publie ces jours-ci chez Bayard, illustre brillamment cet esprit d'un renouveau pédagogique bien compris, une compréhension trop souvent absente autant chez les défenseurs de la réforme (l'exclus Inchauspé) que chez ses adversaires.

## Pennac paternel

*Chagrin d'école* (Gallimard, 2007), le beau livre de Daniel Pennac sur la douleur du cancéreux qui plusieurs s'arrachent ces jours-ci, a-t-il, malgré son caractère impressionniste, quelque chose à nous apprendre dans ce débat? Lisez son cri du cœur, inspiré par les propos d'un Finkielkraut qu'il pointe sans le nommer: « Honte à ceux qui font de la jeunesse la plus délaissée un objet fantasmagorique de terreur nationale. Ils sont la lie d'une société sans honneur qui a perdu jusqu'au sentiment même de la paternité. » Appréciez une de ses conclusions: « Le gros handicap des professeurs tiendrait dans leur incapacité à s'imaginer ne sachant pas ce qu'ils savent. »

L'esprit pédagogique de Meirieu, de toute évidence, n'est pas loin. Il parle du « dialogue de l'enfant et des autres, de l'enfant et du monde », que l'appel simpliste à la transmission à l'ancienne ne saurait faire advenir comme par magie.

Collaborateur du Devoir

BANDE DESSINÉE

## Petits meurtres entre amis

FABIEN DEGLISE

Il commence bien l'année. Après avoir démontré, en sept publications, son talent pour divertir les grands, le bédéiste québécois Leif Tande récidive une nouvelle fois avec *Danger public* (La Pastèque), qui vient étoffer l'œuvre de ce gaucher décalé.

Comme si ce n'était pas assez, il s'immisce également, avec la même efficacité, dans l'univers des tout-petits en publiant au même moment *Le Canard et le Loup* (La Pastèque), histoire d'initier les deux ans et plus aux rouages de ses univers atypiques et nullement coniplaisants. Et forcément, tout ça vient confirmer que l'addiction à une pensée non consensuelle n'a finalement pas d'âge.

Coécrit avec Phlppgrdd — Philippe Girard pour les intimes —, *Danger public* met en scène un étrange barbillard dans une ville qui l'est tout autant. Debout derrière sa vitrine, l'homme à la rage dans le sang et l'envie impérieuse de « buter » « le Danger qui mange un steak dans le restaurant d'en face ». La suite, à l'image des scénarios échauffés par Leif Tande, est bien sûr délirante. Elle est aussi rafraîchissante, malgré la noirceur du trait de crayon, identifiable parmi mille, qui promène le lecteur — et la lectrice par la même occasion — dans une trame narrative dont les balises ont déjà été éprouvées avec *William, Morlac* ou *Pendo le panda*, les précédentes créations de l'artiste.

Les perspectives déjantées sont là. Tout comme la finesse du cadrage, du rythme et du texte, juste et calculé, à l'image du projet loufoque de ce drôle de coupeur de cheveux.

Plus terre à terre, le personnage ailé du *Canard et le Loup* est bien sûr moins torturé. Il n'a en tête, lui, qu'un objectif: traverser la forêt pour aller nager dans un étang, chose qu'un goret, rencontré à l'orée du bois, va tenter de le dissuader de faire. Pourquoi? Ben, parce que le loup rôde dans les parages.

Les grandes lignes de ce conte pour enfants sont bien sûr prévisibles. Mais elles n'empêchent pas Leif Tande, avec une économie de dessins et quelques références au karaté (marquantes chez un enfant de deux ans), de s'amuser. Avec au final une conséquence qui risque de faire plaisir à l'auteur: ce récit délectable — surtout pour le loup — devrait en effet assurer, à long terme, le renouvellement de son lectorat.

Le Devoir

DANGER PUBLIC  
Leif Tande et Phlppgrdd  
La Pastèque  
Montréal, 2007LE CANARD ET LE LOUP  
Leif Tande  
La Pastèque  
Montréal, 2007

LE CANARD ET LE LOUP



DANGER PUBLIC

REVUE

## possibles

ÉTÉ - AUTOMNE 2007

## LE DOCUMENTAIRE, ART ENGAGÉ



VOLUME 31, NUMÉRO 3-4

Très claires sur le plan conceptuel, les frontières entre fiction et documentaire, de même qu'entre l'acte créateur et l'intervention, sont plus nébuleuses sur le terrain des pratiques. Doit-on situer un Michael Moore plus près de l'activisme politique d'un Chomsky ou de la narrativité d'un Oliver Stone? Et alors est-il accidentel qu'au moment même où l'on constate partout un déclin du militantisme dans les partis politiques, des films documentaires à la charge dénonciatrice ou mobilisatrice, qu'on programme même dans des salles commerciales, semblent accompagner dans le temps de nouvelles formes d'engagement collectif, sans que le public de ces films se réduise aux groupes activement engagés?

Le phénomène interroge tant les organisations militantes que les milieux cinématographiques.

Aurait-on institué des cloisonnements contre-nature entre l'action et l'imaginaire? Entre le monde de l'émotion privée et celui des solidarités et conflits plus larges? Ou situer dans l'éventail des actions visant le changement social, dans l'ensemble de la production cinématographique, dans la galaxie de l'information médiatique, ces documentaires qu'on dit (parfois avec hésitation) engagés?

## Abonnement

Nom \_\_\_\_\_ CE NUMÉRO : 14 \$  
 Adresse \_\_\_\_\_ CE NUMÉRO PAR LA POSTE : 14 \$  
 Ville \_\_\_\_\_ Abonnement individuel : 25 \$  
 Code postal \_\_\_\_\_ Abonnement de soutien : 40 \$  
 Province \_\_\_\_\_ Téléphone \_\_\_\_\_ Abonnement institutionnel : 40 \$  
 Occupation \_\_\_\_\_  
 Revue Possibles  
 5070, rue de Lanaudière  
 Montréal, Québec H2J 3R1

## ÉDITORIAL

Engagement et empathie  
ANDRÉ THIBAUT

## ESSAIS ET ANALYSES

Faire des documentaires  
TABLE RONDE AVEC JEAN-PIERRE GARIÉPY, SYLVIE  
GROUX, MAGNUS ISACSSON, KARL PARENT ET  
CAROLÉ POLIQUINLes Incloies  
UN COLLECTIF DE VIDÉASTES À CONTRE-COURANT  
Bruno Dubuc: la réalité en documentaire  
ou comme drame fictionnel?  
CLAUDE SAINT-PIERREVérité et controverse  
JEAN-CAMIEL LAFOND  
Le facteur temps ou Le temps pour nous  
MAGNUS ISACSSOND'un cinéaste à l'autre  
ANAND PRITHWIDHAN S'ENTRETIENT  
AVEC MAGNUS ISACSSONFaire des vœux avec trois fois rien  
SANDRA RODRIGUEZ  
Gilles Groux, documentariste  
novateur et engagé  
PAUL BEAUCAGEStatut du documentariste dans l'espace  
public: le cinéma social à l'ONF  
MARION FROGERLe cinéma documentaire des femmes:  
par choix ou par dépit?  
MARIE-JULIE BARNEAUDes films documentaires engagés exemplaires  
Aperçu sur l'Observatoire du documentaire

## POÉSIE ET FICTION

Code 33

SERGE PIVOCHER

Robe et roseaux

SYLVIE GENDRON

## UN THÈME ÉMERGENT:

LA DÉCROISSANCE

La décroissance: une voie théorique et  
pratique pour sortir de l'impasse?  
MARCEL SEVIGNY

## DOCUMENTS

Action syndicale et enseignement au cégep:  
nouvelles formes d'intervention de l'État

PIERRE AVIGNON

Pour redonner un sens au système public  
d'éducation du Québec

LOUIS DESMEULES

Images d'une vie  
NICOLAS BOURDON

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Hommes de droit et de cœur



Louis Cornélius

**E**n cette année du 400<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Québec, notre histoire nationale, c'est du moins à espérer, sera à l'honneur. Nous savons, maintenant, que le passé n'est pas notre maître, mais nous savons aussi qu'il reste notre source, qu'il dit, pour parler comme Bergson, le sens de notre élan vital et qu'il contient des modèles et leçons pour aujourd'hui. Lionel Groulx, à l'heure d'énoncer sa conception de l'histoire, affirmait que «la joie suprême de l'historien restera toujours, à travers l'innombrable complexité des faits, de rejoindre les âmes et de se pencher sur elles».

Dans un beau souci de vulgarisation, c'est exactement ce que cherchent à faire les ouvrages publiés dans la collection de l'éditeur XYZ. Récits biographiques qui n'hésitent pas à évoquer librement les états d'âme des personnages historiques dont ils relatent le parcours, ces ouvrages destinés au grand public (et même aux ados) n'ont bien sûr pas la rigueur des livres qui se réclament de la science historique, mais ils ont autre chose, une sorte de supplément d'âme, parfois fourni par des artifices fictionnels mais qui restent néanmoins fidèles à l'esprit de leur objet.

Cinquantième titre de cette collection, *Chevalier de Lorimier. Défenseur de la liberté*, que signe Elise Bouthillier, nous plonge ainsi, avec beaucoup d'humanité, dans la noble et triste aventure du patriote cruellement exécuté par le pouvoir anglais en 1839. La scène évoquant Lorimier qui marche vers l'échafaud, sur laquelle s'ouvre ce récit, est une image forte, humainement déchirante et politiquement révoltante. Le ton, dès lors, est donné. Nous sommes, ici, dans l'histoire, celle d'un peuple, bien sûr, mais aussi celle d'une âme.

Auteure jeune, Elise Bouthillier sait écrire clairement et avec un certain dynamisme, mais elle ne parvient pas toujours, dans cet ouvrage, à atteindre un style plus relevé, qui aurait donné un tonus vraiment

mature à son récit. Les lecteurs expérimentés ne manqueront pas de trouver l'ensemble un peu naïf (il faut rappeler que la collection s'adresse à tous), mais ils devront néanmoins lui reconnaître du charme et une belle valeur pédagogique.

L'essentiel, en effet, sur le plan historique, est au rendez-vous. Bouthillier raconte efficacement le ras-le-bol des patriotes bafoués et harcelés par le pouvoir colonial, leur projet politique progressiste et démocratique, les compromissions d'un clergé déchiré et la radicalisation des militants les plus engagés, réduits à l'insurrection par des dirigeants anglais pousse-au-crim. Elle évoque, aussi, l'affrontement inégal qui s'est ensuivi et qu'un Groulx dépitait commentait en ces termes en 1952: «Mais, en toute vérité, convient-il de parler de ce second soulèvement [en novembre 1838] autrement que d'un simple épisode, lamentable équipée où tout s'effondre en moins de huit jours?»

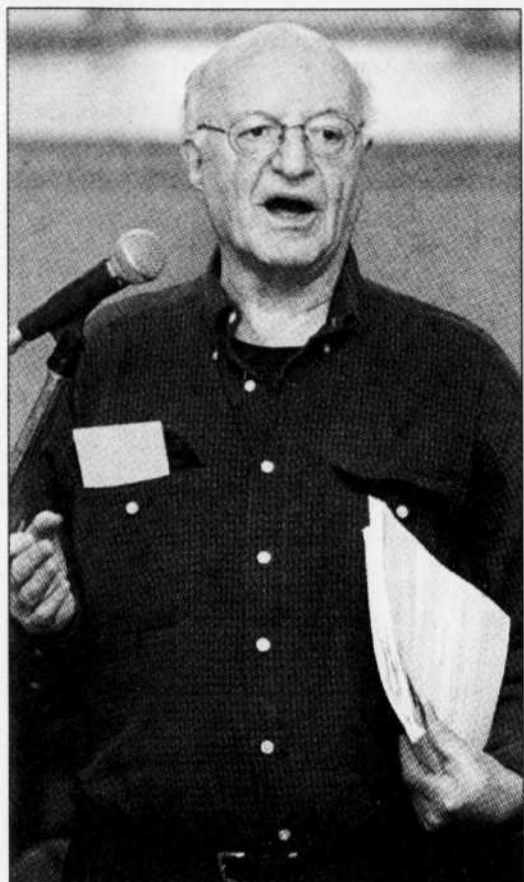
Ce qui, toutefois, dans ces pages, retient le plus bellement l'attention, c'est le récit de l'engagement, sincère et profond, d'un honnête homme, dévoué à des principes dont il considérait le respect indispensable à la dignité et à la liberté des siens. Chevalier de Lorimier, Bouthillier le montre bien, n'était pas un révolutionnaire de carrière, une tête brûlée tirant son plaisir du chaos. Notaire attaché, comme il se doit, à l'esprit du droit, il était plutôt un démocrate convaincu, que des ennemis de la liberté, de notre liberté collective, ont sacrifié, en guise d'exemple, sur l'autel de leurs privilèges.

Ce récit, celui d'un héros à hauteur d'homme, a beau être connu, il suscite encore la colère et déchire le cœur lorsqu'il est bien raconté, 170 ans plus tard.

### L'engagement de Marc Brière

Le récit de l'engagement de Marc Brière n'a pas, bien entendu, la même tonalité dramatique que celui de son prédécesseur. Homme de droit lui aussi — il fut juge au Tribunal du travail de 1975 à 1999 —, Brière s'est toujours caractérisé par une modération politique qui, selon Andrée Ferretti, ne va toutefois pas sans une certaine ferveur.

Dans *Juge et militant, une autobiographie politique émaillée de réflexions sur nos partis politiques et la démocratie de participation*, il raconte avec plaisir son parcours de militant, qui l'a mené du nationalisme canadien-français et fédéraliste à l'indépendantisme, en passant par le confédéralisme.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'ex-juge Marc Brière, photographié ici lors d'une assemblée du Parti québécois dans Notre-Dame-de-Grâce en 2004, s'est converti tardivement à la nécessité de l'indépendance du Québec.

Membre du Parti libéral du Québec dans les années 1950-1960, Brière, vers 1965, en compagnie de Paul Gérin-Lajoie, a flirté avec la thèse d'un statut particulier pour le Québec, avant de rejoindre le camp souverainiste-associationniste de René Lévesque. Des années durant, il a cru possible d'éviter la sécession

au profit d'un «fédéralisme asymétrique reconnaissant au Québec un degré suffisant de souveraineté». Aujourd'hui, il reconnaît, pour la première fois en 50 ans de militantisme, ne plus croire «à cette illusion éventuelle». Il y a là, me semble-t-il, un message à retenir pour les autonomistes impénitents.

Cette conversion tardive, toutefois, n'a pas transformé Marc Brière en «fou de l'indépendance», pour reprendre sa formule. Il souhaite donc ardemment la souveraineté, mais il plaide pour que celle-ci se fasse dans l'ordre et le respect du droit. Pour lui, cela signifie que le Québec doit d'abord se doter «d'un nouveau cadre constitutionnel interne», d'une constitution qui fonderait «la nation civique que l'on souhaite», un processus démocratique qui passe par la reconnaissance authentique, par le groupe majoritaire, des groupes minoritaires (Anglo-Québécois et autochtones). Ensuite, l'heure sera venue de préparer un référendum gagnant (question claire, réponse claire, insiste-t-il, sans donner de détails) en faveur d'une souveraineté respectueuse de nos rapports avec les Canadiens et nos partenaires de l'ALENA.

Partisan d'une véritable démocratie de participation, Marc Brière profite aussi de cet ouvrage-bilan pour critiquer le fonctionnement actuel de nos partis politiques, devenus de simples machines électorales alors qu'ils devraient être des lieux de réflexion et d'action politiques.

Sans être l'œuvre d'un grand styliste, *Juge et militant* offre néanmoins le témoignage d'un grand démocrate dont la maturité, sans illusions, reste pleine d'espoir.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### CHEVALIER DE LORIMIER

DÉFENSEUR DE LA LIBERTÉ  
Elise Bouthillier  
XYZ éditeur  
Montréal, 2007, 162 pages

### JUGE ET MILITANT

Marc Brière  
Préface de Pierre Joncas  
Postface de Marie-Andrée Bertrand  
Presses de l'Université Laval  
Québec, 2007, 250 pages

### ARTS VISUELS

## L'art contemporain... sans big bang

PAUL BENNETT

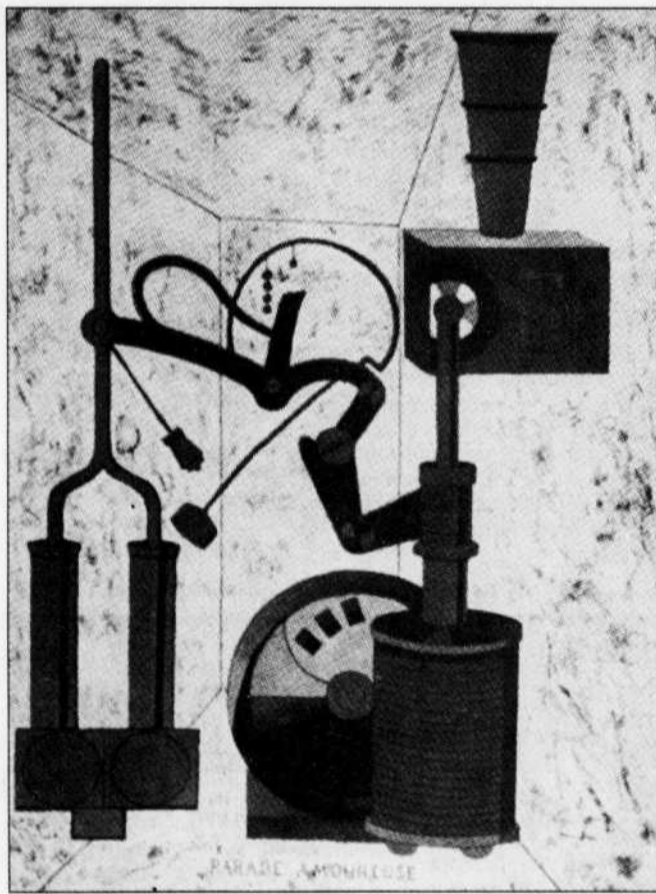
**M**aintenant que le XX<sup>e</sup> siècle est définitivement révolu, de plus en plus de spécialistes dans toutes les sphères de l'histoire de l'art se sentent autorisés à le revisiter pour tenter d'en dégager les grandes tendances, pour corriger certaines perspectives, revoir certaines hiérarchies ou réévaluer l'impact de telle ou telle mouvance sur l'art actuel.

C'est l'objectif que s'est fixé, dans le seul domaine des arts visuels, l'historien de l'art et directeur du Musée d'Orsay à Paris, Serge Lemoine, dans un ouvrage collectif publié tout récemment chez Larousse et intitulé *L'Art moderne et contemporain*. Sans remettre en cause le caractère radical de certaines avant-gardes ou la contribution originale de certains artistes, Lemoine et son équipe d'une trentaine de spécialistes français insistent davantage sur les transitions, les enchaînements, les points de passage que sur les ruptures ou les fractures. Pour Lemoine, le XX<sup>e</sup> siècle n'est pas différent des siècles précédents, même s'il est «comparable à celui de la Renaissance par son audace et son pouvoir d'invention».

«Il n'y a pas eu de «Big Bang», tranche-t-il, contrairement à ce qu'a pu affirmer en 2004 le Musée national d'art moderne à l'occasion de la présentation de ses collections.» Picasso et Matisse sont tributaires de leurs prédécesseurs, en particulier Puvis de Chavannes, et les principaux mouvements du début du siècle (fauvisme, cubisme, futurisme, Blaue Reiter) puisent directement leur inspiration chez Cézanne, Seurat, Gauguin, Van Gogh, les Nabis et les symbolistes — mais très peu chez les impressionnistes. Il n'y a pas rupture mais continuité entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle. Le fauvisme et le cubisme sont vus d'abord comme l'aboutissement d'expérimentations antérieures.

À contre-courant de l'opinion de certains de ses collègues, Lemoine soutient par exemple que la modernité ne commence pas avec l'exposition fauviste de 1905. Pour lui, «les courants majeurs qui vont donner sa physionomie à l'art du XX<sup>e</sup> siècle se mettent en place en Europe, pratiquement tous de façon concomitante, entre 1915 et 1919», avec les nouvelles avenues explorées par les Picasso, Matisse et Bonnard et avec l'apparition du suprématisme russe, du mouvement Dada, du purisme (Léger, Le Corbusier) et du constructivisme en Russie et en Allemagne.

Le livre de Lemoine et de son équipe se présente à la fois comme



© BURSTEIN COLLECTION / CORBIS © ADAGP PARIS 2006 / SOURCE LAROUSSE  
*Parade amoureuse, 1918-1919, de Francis Picabia*

un panorama et un ouvrage de référence sur les mouvements, les tendances et les artistes majeurs qui ont jalonné le XX<sup>e</sup> siècle, dans les domaines de la peinture, de la sculpture, de la photographie, du graphisme et des nouveaux médias — l'architecture et les arts appliqués appelant un ouvrage à part.

### Cinq grandes périodes

Le siècle a été découpé en cinq périodes chronologiques: de 1895 à 1915, époque de transition avec le XIX<sup>e</sup> siècle; de 1915 à 1944 avec l'établissement des grands courants, figuratifs ou abstraits, qui marqueront le siècle; de 1945 à 1960, avec le développement et l'affirmation des principales tendances (diversification de l'abstraction, renouvellement de la figuration avec Bacon, Freud et les prémices du pop art); de 1960 à 1980, avec la transformation rapide du monde de l'art, notamment par l'explosion de la performance et l'utilisation tous azimuts de la photographie; enfin, de 1980 à 2000, période caractérisée surtout par l'utilisation de nouveaux médias (y compris Internet) et la mondialisation de la production artistique. Pour chacune des périodes, les collaborateurs secouent un peu les hiérarchies: Picasso, Matisse,

Mondrian et Schwitters plus que Duchamp, De Chirico ou Pollock; insistance sur le rôle majeur joué par les Bonnard, Picabia, Herbin ou Warhol. Quelques rares artistes québécois ont droit à une mention, dont Riopelle, Claude Tousignant et Guido Molinari.

Généreusement illustré, présenté sous couverture souple dans un format facile à manipuler, *L'Art moderne et contemporain* est moins un «beau livre» à feuilleter qu'un outil de référence à consulter, s'adressant davantage aux étudiants et à un public auquel l'art du XX<sup>e</sup> siècle est déjà familier qu'au grand public. Divisé en chapitres portant sur chacun des mouvements et des artistes majeurs qui ont marqué le siècle, il permet, grâce à ses textes de présentation clairs et concis, de s'y retrouver dans le foisonnement et les ramifications d'un art protéiforme en perpétuelle mutation.

Le Devoir

### L'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN

Ouvrage collectif sous la direction de Serge Lemoine  
Larousse  
Paris, 2007, 312 pages

### HISTOIRE

## Vidal-Naquet, le dialogue inachevé

JEAN BIRNBAUM

**P**ar-delà le deuil, la fidélité aux chemins détournés. Plutôt que de partir sur leurs traces, d'agiter leur fantôme et de poursuivre avec eux (malgré eux) une conversation chimérique, cette fidélité exige de reconnaître que la route est coupée, que le compagnonnage est bel et bien interrompu et que le seul vrai dialogue possible, désormais, est un dialogue intérieur.

Depuis la mort de l'historien Pierre Vidal-Naquet, en juillet 2006, à l'âge de 76 ans, plusieurs ouvrages ont paru qui prétendent lui rendre hommage. Les deux premiers, *L'histoire est mon combat. Entretien avec Dominique Bourel et Hélène Monsacré* (Albin Michel), et *Les Images de l'historien. Dialogue avec François Soulagés* (Klincksieck), prennent la forme d'entretiens. Sur leurs couvertures, le nom «Vidal-Naquet» est présenté comme celui de l'auteur. Dans les deux cas, toutefois, «l'auteur» en question ne s'est jamais porté garant du texte publié: ses propos ont été recueillis quelques semaines avant sa mort,

il n'a pas eu le temps de les revoir, de les mettre en forme, en un mot de les signer. D'où, à la lecture, un sentiment de tristesse: Vidal-Naquet, l'historien des mythes grecs, l'intellectuel flamboyant, y apparaît comme l'ombre de lui-même. Un personnage au mieux touchant, parce que affaibli, au pire léger, égocentrique, injuste surtout.

Dans le premier de ces entretiens, «Vidal-Naquet» exécute Lacan ou Derrida en deux lignes, allant jusqu'à lancer, à propos de la philosophie heideggerienne cette fois: «Je ne marchais pas dans tout ça [...], j'ai compris que je ne comprenais pas, parce qu'il n'y avait rien à comprendre...» Quel crédit, dès lors, accorder au reste du propos, et d'abord aux prises de positions politiques, sur la guerre d'Algérie par exemple?

Quant au second entretien, il est moins pénible à lire, mais «l'auteur» y répond là encore à côté, le contenu de l'ouvrage n'ayant que peu à voir, du reste, avec le thème annoncé.

Pour en savoir davantage sur les «images de l'historien» telles que Pierre Vidal-Naquet les a dessinées, mieux vaut se tourner

vers un autre livre, où s'exprime une conception toute différente de la fidélité: intitulé *Vidal-Naquet, historien en personne* (La Découverte), cet essai est signé François Hartog. D'une plume affectueuse, celui-ci brosse un portrait de son ancien maître en «homme-mémoire», témoin d'un demi-siècle de débats historiographiques. Restituant ses rencontres (Marrou, Finley...), le confrontant à d'autres figures (Ricoeur, Nora...), Hartog rappelle que Vidal-Naquet était un homme de détours, passé de la philosophie à l'histoire et «de Platon à Jaurès». Un survivant aussi, obsédé par la transmission. Un intellectuel qui connaissait le poids du nom propre enfin, et qui signa pourtant, jadis, sous le pseudonyme «Historicus». Ici s'installe le dialogue authentique, qui est cérémonie intime. Hartog ne fait pas parler Vidal-Naquet, il assume sa voix, son héritage, en écrivant: «Je signe en tant qu'historien. C'est ma seule qualité. Je suis et ne suis qu'historien: personne d'autre. Historien est mon nom.»

Le Monde

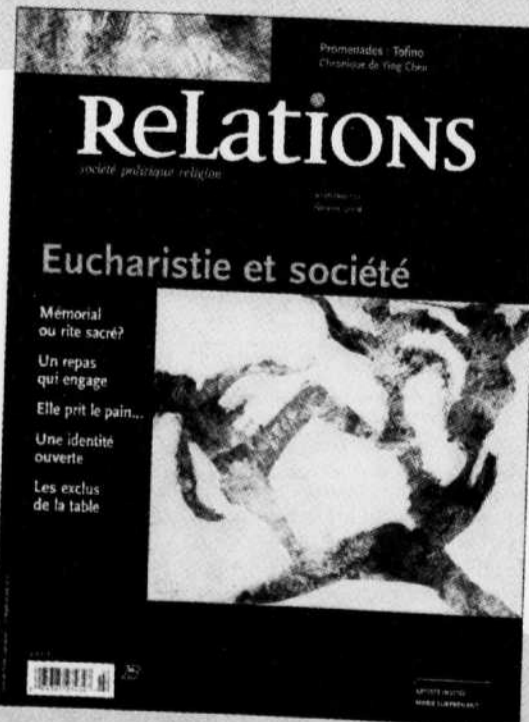
### vient de paraître

Dossier  
**Eucharistie et société**  
NUMÉRO 722 • FÉVRIER 2008

- Mémorial ou rite sacré?  
Jung Mo Sung
- Un repas qui engage  
Guy Côté
- Elle prit le pain...  
Alice Gombault
- Une identité ouverte  
Raymond Lemieux et Jacques Racine
- Les exclus de la table  
Jean-Guy Nadeau
- Artiste invitée:  
Marie Surprenant

Pour consulter le sommaire détaillé:  
[www.revue-relations.qc.ca](http://www.revue-relations.qc.ca)

**Relations**  
8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES  
Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$  
À l'étranger (un an) : 45 \$  
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)  
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)  
Par téléphone : (514) 387-2541  
Par courriel : [relations@cjf.qc.ca](mailto:relations@cjf.qc.ca)  
Par la poste: Relations  
25, rue Jarry Ouest  
Montréal (Québec) H3P 1S6  
EN VENTE DANS LES KIOSQUES  
ET LIBRAIRIES 4,95 \$ + TAXES



Dans la foulée de notre dossier, vous êtes invités à une table ronde avec nos invités:  
**Guy Côté**, théologien engagé parmi les exclus  
**Jean-Claude Ravet**, rédacteur en chef de *Relations*  
**Carolyn Sharp**, professeure à la Faculté de théologie de l'Université Saint-Paul

Lundi 28 janvier 2008, de 19 h à 21 h 30  
au Centre Paulines, 2661, rue Masson (coin 2<sup>e</sup> Avenue)  
(métro Laurier, autobus 47 Masson Est).

Pour plus de renseignements, contacter Mouloud Idir:  
514-387-2541 ou [midir@cjf.qc.ca](mailto:midir@cjf.qc.ca)  
ou consulter: [www.cjf.qc.ca/soirees\\_relations](http://www.cjf.qc.ca/soirees_relations)